



44^e édition

UGO RONDINONE

I Love John Giorno

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

**Revue de presse
John Giorno
Festival d'automne 2015**

Ecouter :

Vendredi 20 novembre : 22h15 à 23h

France Culture / Hors-champs / Laure Adler

Invité : John Giorno

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-hors-champs-john-giorno-2015-11-20>

Mercredi 25 novembre : 21h à 22h

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte

Sujet : Table ronde critique autour de l'exposition *I Love John Giorno* avec Anaël Pigeat (critique d'art et rédactrice en chef d'Art Press) et Frédéric Bonnet (architecte)

Lien : <http://www.franceculture.fr/emission-la-dispute-arts-plastiques-ai-weiwei-i-john-giorno-2015-11-25>

PRESSE

Beaux-arts – septembre
Art actuel – septembre/octobre
L'Express – 15 octobre
Madame Figaro – 16/17 octobre
Le Figaro.fr La matinale – 20 octobre
Télérama Sortir – 21 octobre
Le Parisien – 22 octobre
Media + - 22 octobre
20 minutes – 23 octobre
M le Monde – 24 octobre
A Nous Paris – 26 octobre
Point de vue – 28 octobre
Télérama Sortir – 28 octobre
Beaux-arts – novembre
Expo in the city – novembre
Vogue – novembre
Numéro – novembre
Connaissance des arts – novembre
Air France Madame – novembre
L'Officiel des galeries et musées – novembre/décembre
Art actuel – novembre/décembre
A Nous Paris – 2 novembre
Trois couleurs – 4 novembre
Les Inrockuptibles – 4 novembre
Les Echos – 5 novembre
Les Inrockuptibles – 10 novembre
Grazia – 13 novembre
Libération – 17 novembre
Figaroscope.fr – 18 novembre
Paris Match – 19 novembre
Grazia – 20 novembre
Les Echos – 20 novembre
Le Quotidien de l'art – 23 novembre
La List – 24 novembre
Stylist – 26 novembre
Le Journal des arts – 27 novembre
Clés – décembre/janvier
L'Officiel des arts – décembre/février
I/O – 1^{er} décembre
Les Inrockuptibles – 2 décembre
Le Figaroscope – 2 décembre

Figaroscope.fr – 2 décembre
Madame Figaro – 4 décembre
Télérama – 5 décembre
Version femina – 7 décembre
Les Inrockuptibles – 9 décembre
Elle – 10 décembre
La Quinzaine littéraire – 16 décembre

PARIS / PALAIS DE TOKYO

DU 21 OCTOBRE AU 10 JANVIER

Ugo Rondinone, pour l'amour de John

Le titre dit tout : «Ugo Rondinone – I Love John Giorno». L'amour d'Ugo Rondinone d'une part pour l'homme dont il partage la vie, d'autre part pour le poète et performeur culte dont les premières apparitions à l'écran se font sous l'œil immensément admiratif d'Andy Warhol. À moins qu'aux yeux de l'artiste suisse, l'exposition qu'il consacre à John Giorno ne parte d'un seul et même élan : privé et public, à l'image de ce que John Giorno est, un être qui a mis tout son cœur et toute sa vie en mots, en images et en sons. La liste des artistes qui ont répondu à l'invitation de Rondinone pour accompagner cette rétrospective est donc très logiquement fournie. Et l'exposition-hommage très probablement inratable. J.L.

«Ugo Rondinone – I Love John Giorno» · www.palaisdetokyo.com

GIORNO POETRY SYSTEMS Raspberry & Pornographic Poem, 1967, disque 33 tours édité par le label The Intravenous Mind.



festival d'automne



ROMEO CASTELLUCI, ORESTIE. La tragédie grecque revisitée par ce metteur en scène italien. Odéon, théâtre de l'Europe.
STEVE PAXTON / JURIJ KONJAR. Une philosophie de la danse réduite à sa plus simple expression. Les Abbesses.

FESTIVAL D'AUTOMNE EXPRESSIONS

Sous la direction d'Emmanuel Demarcy-Mota, 40 lieux accueillent plus de 50 propositions de **spectacles vivants** venus du monde entier. Tour d'horizon.

Le festival d'Automne est avant tout un lieu de découvertes dans le domaine de la danse et du théâtre. Une vingtaine de chorégraphes a été invitée à jouer leurs dernières créations. S'ils interrogent la place du corps dans l'espace, qu'il soit social, physique ou politique, ils le font chacun à leur manière. Les créations de Jérôme Bel, dépouillées, sincères, intègrent le réel. Il crée une **plateforme** d'expression pour les exclus, intègre le « mal fait », valorise l'échec. Ses spectacles sont des outils démocratiques qui perturbent et remettent en cause les habitudes. *Bound* de Steve Paxton est la réactualisation d'une œuvre produite dans les années 1980. Co-fondateur dans les années 1960 du groupe de chorégraphes Judson Church Theater, il intègre les gestes du quotidien dans la danse qu'il tente de réduire à sa plus simple expression. *Bound* aborde différents moments de l'histoire à travers le prisme d'un personnage évoluant dans un univers d'objets et de sons **distordus**, voire de **captations sonores**. Autre membre fondateur du Judson Church Theater, Trisha Brown est une figure incontournable de la danse. Elle marqua les esprits par sa rigueur formelle associée à une liberté d'invention. Sa compagnie présente

quatre pièces créées ces quarante dernières années. Alessandro Sciarroni présente *Aurora*. Pour ses pièces précédentes, il avait rejoué des **séances de jonglage** et de danse folklorique. Pour ce troisième volet, le chorégraphe italien s'intéresse au goatball, un sport pour malvoyants. Déroutantes sont les performances imaginées par Faye Driscoll. Dans *Thank You For Coming : Attendance*, des corps aux mouvements incertains tentent de ne faire qu'un. Des sentiments, des sensations, des états passent des spectateurs aux danseurs et participent à l'évolution de la représentation. Une manière d'inventer un nouveau vivre ensemble face à une vie individualiste. Enfin, le festival programme trois pièces d'Eun-Me Ahn. La chorégraphe coréenne ose faire danser des grands-mères, des hommes et des adolescents, créant un **portrait chorégraphique** de son pays natal. Côté théâtre, le festival met à l'honneur le metteur en scène et auteur Romeo Castellucci, Lion d'or de la Biennale de Venise en 2013.

« Danser comme pour inventer un nouvel art de vivre ensemble »



FAYE DRISCOLL, *THANK YOU FOR COMING : ATTENDANCE*. Danse corps à corps pour un nouveau vivre ensemble. Théâtre de Gennevilliers.
EUN-ME AHN, *DANCING TEEN TEEN*. Chorégraphie coréenne pour une expression collective. Théâtre de la ville.

Depuis les années 1990, il crée un théâtre radical, espace de création dans lequel se côtoient toutes les formes artistiques. Pour le festival, il présente trois pièces qui toutes s'emparent de la tragédie pour la lier à l'époque contemporaine. La metteur en scène Gisèle Vienne et l'écrivain Dennis Cooper rassemblent neuf marionnettistes ventriloques afin de **questionner** les rapports du corps à la voix. À partir de ses souvenirs d'enfance, Robert Lepage interroge le Québec des années 1960, marquées par la lutte des classes et la quête

« Questionner aussi le rapport subtil entre le corps et la voix »

d'identité. À travers cette pièce solo, le metteur en scène tente une réconciliation avec son propre passé. Le collectif anversois tg STAN s'empare de *La Cerisaie* de Tchekhov qui décrit le déclin de l'aristocratie et la victoire du capitalisme. Enfin, avec le récit familial *The Last Super*, Ahmed El Attar décrit la vacuité de l'élite économique égyptienne et les hiérarchies sociales. L'art comme miroir de la société contemporaine. Peu d'arts plastiques cette année, si ce n'est l'exposition de l'artiste islandais Ragnar Kjartansson au Palais de Tokyo. Ses créations, des performances associant dessin, musique et peinture, traitent du mal-être d'une manière dramatique et drôle à travers des situations banales, ou presque. En 2009, il a représenté son pays à la Biennale de Venise. Le Palais programme aussi

une performance autour de l'œuvre de John Giorno à l'occasion de l'exposition « I Love John Giorno by Ugo Rondinone ». Elle associe performance poétique, diffusion sonore de poèmes enregistrés et projection des films de l'une des figures majeures de la Beat Generation. John Giorno Live permet d'expérimenter le langage inspiré de la culture populaire et **l'engagement du poète**, qu'il soit spirituel ou politique. Deux autres figures de la performance sont programmées par le festival. Avec *Models never talk*, Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera, donne la parole à d'anciennes mannequins. En backstage, et vêtues de noir, elles racontent avec sincérité et humour des expériences marquantes, leurs relations aux couturiers, aux vêtements, aux défilés. Hanna Schygulla, née en 1943 à la frontière allemande polonaise, et Etel Adnan, née en 1925 à Beyrouth, présentent *Entre guerre et paix*. De la génération de l'après-guerre, elles échangent sur des thèmes qui ont marqué leur parcours individuel et professionnel. « Ce n'est pas seulement la guerre qu'on vous inflige, mais aussi celle que votre culture a produite. Se rendre compte que sa culture a été néfaste, cela vous coupe de vos sources », explique Hanna Schygulla à qui le MoMA a consacré une rétrospective en 2006. Et Etel de préciser : « **Résister, c'est vivre**. Comme vous ne pouvez pas sauver le monde, il faut vous sauver vous-même. »

Aude de Bourbon Parme

44^e ÉDITION DU FESTIVAL D'AUTOMNE.

Du 9 septembre au 31 décembre. Divers lieux, Paris et Grand Paris. Internet : www.festival-automne.com

Paris redevient la

Musées, galeries, acheteurs... Avec la profusion d'œuvres qu'elle met en scène cet automne, la capitale retrouve son rang. La preuve avec la Fiac, qui ouvre le 22 octobre. Enquête.

PAR JUDITH BERNHARDI-HUET

« Si l'on veut être international, change ton pays. » La phrase de Beethoven devrait être reprise comme un hymne dans cette France que le monde entier célèbre pour sa riche culture. Malheureusement, en la matière, l'Hexagone fait face à un ennemi de taille: le Français. Ironique ou déprimé, et volontiers porté à l'autoflagellation, ce dernier aime se plaindre de tout ce que fait son voisin, particulièrement dans le domaine de l'art, pas vraiment aimé par nos concitoyens surtout quand il est contemporain. Pis: une frange extrême pousse jusqu'à s'en prendre aux œuvres, quand ce n'est pas aux artistes eux-mêmes. L'année dernière, l'ouverture de la Fiac avait été perturbée par l'agression de l'artiste californien Paul McCarthy, puis par celle de sa sculpture éphémère géante à connotation sexuelle. Cette année, dans le jardin du château de Versailles, une pièce importante de l'Anglais Anish Kapoor, « Dirty Corner », a subi pas moins de quatre fois des déprédations assorties d'écrits antisémites et de menaces de mort.

Mais, en dépit de ces actions graves, il faut désormais reconnaître une évidence: la place prépondérante de Paris sur la planète art. En termes de programmation muséale, comparée à New York et à Londres, notre capitale offre en effet le plus grand choix au monde d'expositions de qualité. Et le temps de la Foire internationale d'art contemporain, qui ouvre le 22 octobre, est devenu le point d'orgue d'une offre particulièrement ambitieuse. Il suffit de parcourir la ville ces jours-ci pour en prendre conscience. Alors que le Centre Pompidou expose le génial peintre moldave cubain, ami des surréalistes, Wilfredo Lam, le Louvre conte, avec le patron du palais de Tokyo, Jean de Loisy, « Une brève histoire de l'avenir », tandis que le musée d'Orsay expose Degas, Van Gogh ou Picasso dans « Splendeurs et misères ». Picasso est aussi



À la Galerie Baitre Hertling, l'Allemand Daniele Baitro (à g.) et l'Allemand Alexander Hertling (à dr.) présentent Neil Beaulieu. Ci-dessus: « Inquizziti » (2015), une installation vidéo spectaculaire.

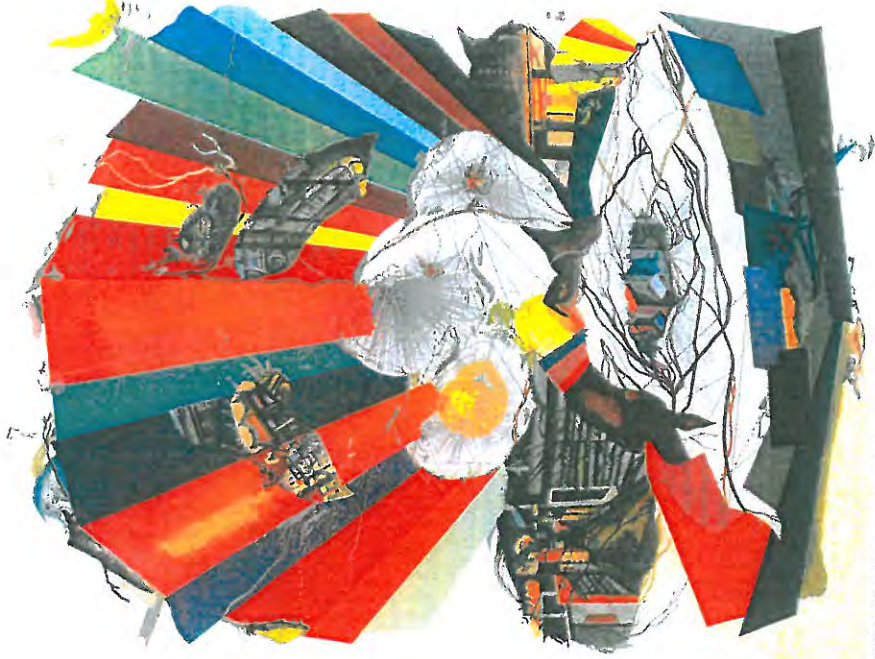


Chez Kamel Memrou on trouve des œuvres de Daniel Baitro et d'Anish Kapoor, mais aussi de Camille Henrot. Ci-contre, une œuvre sur carton, papier et métal, de la série « Compliquer: no more paper » (2015).



Ville lumière

(au moins dans l'art...)



« Hotel VOU » (2015), d'An Weiwel, présenté par Meyer Reaquet.

«... célébré au Grand Palais avec « Picasso mania », où lui rend notamment hommage Warhol, qui lui s'expose au musée d'Art moderne de la ville de Paris.

Dès mercredi, la Flac exacerbera encore cette grande onde de choc artistique pendant cinq jours sur toute la ville. 173 galeries au Grand Palais, plus 60 dans le 13^e arrondissement à la Cité de la mode pour la foire bis, baptisée « Officielle », en provenance de 23 pays (lire ci-dessous l'interview de Jennifer Flay). Sans compter un pléthorique programme d'expositions éphémères « hors les murs » le long de la Seine, de la bibliothèque nationale, à Tolbiac, jusqu'à la Maison de la radio.

Métamorphose. De retour de Pékin, le galériste Kamel Mennour s'exalte devant l'évolution de la ville en dix ans : « L'attitude française n'est plus la même. C'est la métamorphose. Les institutions se sont ouvertes aux particuliers privés. Les initiatives se multiplient. Paris est revenu sur la carte du monde. En Chine, les collectionneurs ne parlent plus de la Flac. » Confrat, le maître de l'autrichien Thaddäus Ropac, leader sur le marché international : « J'ai fait le choix de Paris dès 1990 et les faits me donnent raison. Ici, les gens sont très motivés pour voir de l'art. Ils se déplacent jusqu'à Pantin où il a ouvert une galerie, NDIRI. Pas une journée ne se passe sans que nous n'accueillions des visiteurs étrangers. » Même opinion chez Samia Saouma, qui dirige à Paris la nouvelle galerie de l'Allemagne



Mise en Seine. Aujourd'hui, la Flac se fait aussi au fil de l'eau. Les grandes expositions sont dessinées par Balobab.

Max Hetzler : « Nos artistes sont extrêmement enthousiastes à l'idée d'exposer ici. » Chantal Crousel, elle aussi, répond à l'invitation : « Les artistes qui viennent à Paris ont une fascination pour l'offre intellectuelle de notre pays. Les musées, évidemment, mais aussi les librairies, la vie des idées... Une nouvelle génération de galeries rejoint l'internationalisme est en train de prendre le relais. » Un exemple ? Daniele Balice, codirecteur de Balice Hertling : « J'avais remarqué qu'à Paris les galeries fermaient moins pour des raisons économiques qu'à New York. Paris bénéficie aussi du public international de la mode. » En septembre, la galerie ArtConcept a doublé sa surface d'exposition. Son

JENNIFER FLAY : « UN MOMENT DE RÉJOUISSANCE COLLECTIVE »

Le Point : Quelles sont les nouveautés de la Flac 2015 ?
Jennifer Flay : La Flac continue sur une lancée très positive après une programmation exceptionnelle l'an dernier. Elle s'étend désormais bien au-delà du Grand Palais et du quartier des Champs-Élysées à travers tout Paris, en suivant le cours de la Seine. Nous avons mis en place une nouvelle manière de voyager dans la ville en nouant un partenariat avec Batobus et le Port autonome de Paris. Il est désormais possible de se déplacer de la Bibliothèque nationale jusqu'à Radio France et Beaugrenelle ! Ces derniers sites collaborent aux opérations « hors les murs » de la Flac et définissent une nouvelle manière de vivre Paris. La Flac est vraiment devenue un moment de réjouissance collective.

Que pensez-vous de la création, en même temps que la Flac, de la nouvelle foire Art International, qui se tiendra dans un hôtel particulier près des Champs-Élysées ?
 Nous sommes tout à fait ravis de la création de cette foire, qui rassemble de jeunes galeries. La Flac accueille justement chaque année des jeunes galeries aux moyens limités grâce au mécénat des Galeries Lafayette. Certaines, présentes à Art International, ont fait partie de cette section dans les années précédentes. Cette nouvelle foire démontre le pouvoir d'attraction international de Paris pendant la Flac et ne pourrait pas exister sans elle. J.R.M.

* Jennifer Flay est directrice artistique de la Flac.



fondateur, Olivier Antoine, lâche : « Depuis 2005, le fait d'être français n'est plus un handicap sur la scène internationale. » Alex Mor, cofondateur de la nouvelle galerie Mor-Charpentier, travaille principalement avec des artistes d'Amérique latine. Il a lui aussi choisi Paris comme plateforme pour promouvoir son œuvre. « A New York il y a trop de concurrence, souligne-t-il. Paris permet de voir notre offre distinguée. »

Les institutions françaises joueraient-elles un rôle dans cette métamorphose ? L'espace culturel du 104, dans le 19^e arrondissement, qui est financé principalement par la mairie de Paris, n'hésite pas à promouvoir, par une gigantesque exposition, la galerie italienne Continua. « Nous réalisons beaucoup de projets à but non lucratif. Ce qui se passe en France est remarquable. Ici, l'esprit est libre », justifie Lorenzo Fiaschi, codirecteur de Continua.

Export. Ce vent favorable bénéficie aussi aux jeunes artistes français ; désormais, ils s'exportent, comme la plasticienne Camille Henrot, née en 1978, qui a obtenu un lion d'argent à la Biennale de Venise 2013 et qui vit maintenant à New York. Neil Beloufa, né en 1985, qui, après avoir réalisé un post-diplôme à Los Angeles, a bénéficié d'une exposition à l'an dernier à Sao Paulo par une galerie en vue, Mondes Duchamp, vit désormais aux États-Unis où il est défruché par la fameuse galerie américaine Barbara Gladstone. Quant à Sophie Calle, qui fait partie des plasticiens de la génération précédente (elle est née en 1953), elle affiche des résultats spectaculaires : « Prenez soin de vous », son exposition qui représentait la France à la Biennale de Venise en 2007, a été montrée dans pas moins de vingt musées du monde, totalisant 1,6 million de visiteurs.

Dans ce concert de louanges, une ombre au tableau, tout de même : les Français n'achètent pas, ou peu. Les galeries installés dans la capitale sont unanimes : ce sont les collectionneurs étrangers qui leur permettent de vivre. Emmanuel Perrotin, installé à Paris (trois espaces), New York, Hongkong et bientôt Séoul, donne des chiffres précis : « En 2015, les ventes à des collectionneurs basés en France représentaient 10 % de mon chiffre d'affaires. Nombre de collectionneurs ont quitté l'Hexagone. C'est l'Asie qui est désormais leader des achats chez nous. » Durant la Flac, impossible de connaître le niveau exact des transactions effectives, même si tout le monde affirme que cette période est le point d'orgue du business annuel en matière d'art. La directrice de la foire, Jennifer Flay, laisse cependant filtrer qu'en moyenne 5 millions de euros. On peut imaginer qu'elles sont réalisées en majorité par des amateurs venus à Paris en visiteurs. Les Français consommeront davantage avec leurs yeux qu'avec leur porte-monnaie. Pas sûr que cela change...

via Co andia Be présentée par Meyer Reeger.



A ne pas manquer pendant la Flac

- Outre le Grand Palais et la Cité de la mode et de la radio.fr.
- Galerie Ropac, Pantin** L'acteur américain mythique Dennis Hopper était aussi peintre et photographe, topac.net.
- Galerie Brit Dupont** Des gravures de la légende anglaise de la peinture contemporaine, Howard Hodgkin, www.eric-dupont.com.
- Jardin des Tuileries** Grande exposition de sculptures, avec en vedette les « 12 signes du Zodiaque chinois », www.mam.paris.fr.
- Palais de Tokyo** Le fameux artiste suisse Ugo Rondinone orchestre un show en hommage à son partenaire, le grand poète, artiste performateur historique, John Giorno, www.palaisdetokyo.com.
- Romelia de Paris** « Take Me to Your's », c'est l'exposition conceptuelle unique qui permet d'emporter des œuvres d'artistes contemporains chez soi, www.romelia-de-paris.fr.
- Palais de la radio** Dans le grand hall, un mobilier pour écouter des archives et des œuvres sonores, www.maison-de-laradio.fr.
- Galerie Ropac, Pantin** L'acteur américain mythique Dennis Hopper était aussi peintre et photographe, topac.net.
- Galerie Brit Dupont** Des gravures de la légende anglaise de la peinture contemporaine, Howard Hodgkin, www.eric-dupont.com.
- Jardin des Tuileries** Grande exposition de sculptures, avec en vedette les « 12 signes du Zodiaque chinois », www.mam.paris.fr.
- Palais de Tokyo** Le fameux artiste suisse Ugo Rondinone orchestre un show en hommage à son partenaire, le grand poète, artiste performateur historique, John Giorno, www.palaisdetokyo.com.
- Romelia de Paris** « Take Me to Your's », c'est l'exposition conceptuelle unique qui permet d'emporter des œuvres d'artistes contemporains chez soi, www.romelia-de-paris.fr.
- Palais de la radio** Dans le grand hall, un mobilier pour écouter des archives et des œuvres sonores, www.maison-de-laradio.fr.

Flac 2015, du 22 au 15 octobre.

Madame Figaro – 16/17 octobre 2015



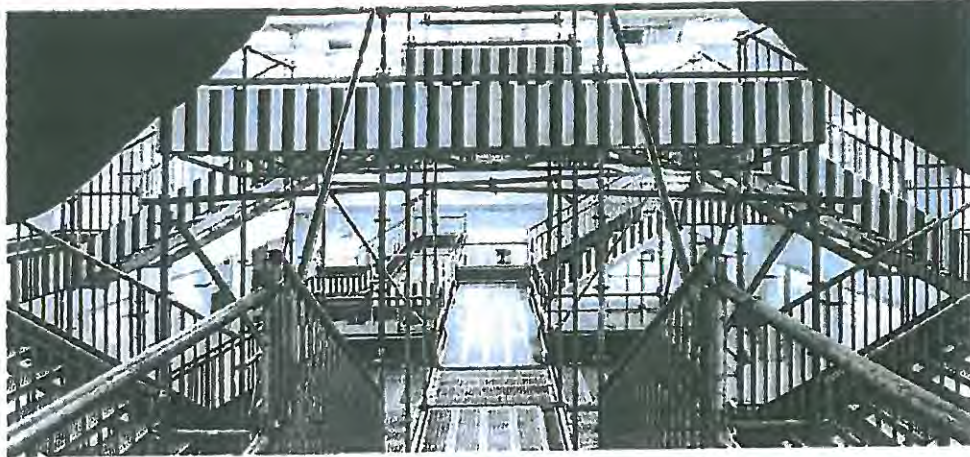
#GIORNO

La 1^{re} rétrospective mondiale de John
Giorno, poète et pape de
l'underground new-yorkais, conçue
par l'artiste suisse Ugo Rondinone.
Une expo qui est à la fois une œuvre
en soi et une déclaration d'amour.

Ugo Rondinone, I Love John Giorno.
du 21 octobre au 10 janvier 2016, au palais
de Tokyo, à Paris. www.palaisdetokyo.com.

Le Figaro.fr La matinale – 20 octobre 2015

L'art français, le goût des autres



ENQUÊTE - Notre vision est enviable, nos artistes sont estimés, mais peu achetés. Une exception culturelle rarement mise en avant par nos compatriotes, mais qui fascine et intrigue à l'étranger. Focus avant l'ouverture de la Fiac.

La Fiac qui s'ouvre mercredi au Grand Palais succède à Frieze London et Frieze Masters qui viennent de s'achever à Londres, dans une fièvre mondaine et marchande. Cette passation de pouvoir est aussi une radioscopie de notre culture, la plus exposée soudain, car à vendre.

Même si nombre de participants des foires rivales sont les mêmes, qu'ils soient galeristes ou collectionneurs, la Fiac reste, d'avis général, d'une saveur particulière. Question de décor ? Elle est plantée sous la plus belle verrière du monde au Grand Palais, essaïmée aux quatre coins de Paris, du Jardin des Plantes aux Tuileries, de la Cité de la mode et du design jusqu'à la place Vendôme. Question de patrimoine, garant de nos traditions ? Paris est l'atout numéro un de cette vitrine commerciale contemporaine.

«Quand on pense à la France d'aujourd'hui depuis Shanghai, on pense d'abord à l'art de vivre avant de penser à l'art tout court»

Y a-t-il encore un goût français ? En ces temps anxieux, la question gêne plus nos compatriotes, mal à l'aise avec la notion de culture nationale, que les étrangers, francophiles comme d'éternels amoureux de Marie-Antoinette. «Quand on pense à la France d'aujourd'hui depuis Shanghai, on pense d'abord à l'art de vivre avant de penser à l'art tout court», répond Budi Tek, homme d'affaires indonésien, mécène du Musée d'art moderne de la Ville de Paris et du Centre Pompidou.

«Mais quand on cherche à connaître la France, à la comprendre, alors il faut passer par la culture et l'art», souligne ce fondateur du Yuz Museum à Shanghai et du Budidesa Art Park à Bali. «Ma collection Yuz étant mondiale, il y a des artistes français, reconnus dans le monde de l'art. La nationalité des œuvres n'est pas

mon critère, mais j'ai le goût de la France», explique ce fidèle de la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence. Grâce à Catherine Grenier, directrice de la Fondation Giacometti, il montrera à Shanghai, en mars 2016, 250 œuvres de ce grand artiste suisse, lié toute sa vie à Paris.

«Il y a bien sûr une culture française. Mais difficile d'en tirer un goût certifié, une typologie des expositions selon les musées et les pays», souligne Laurent Le Bon, directeur du Musée Picasso et principal prêteur de l'exposition «Picasso sculpture» au MoMA de New York. «Même s'il est clair que nous abordons les choses différemment de nos collègues américains, notamment en matière d'approche documentaire que les Anglo-Saxons ont tendance à minimiser. Notre nouvel accrochage "Picasso!" reprend au contraire la logique de l'exposition "Dada" au Centre Pompidou en 2005. Nous plongeons dans le continent immergé des 200 .000 pièces d'archives pour faire revivre le processus créatif de l'artiste. C'est un pari pris. Est-ce l'esprit français?», rétorque cet ancien directeur du Centre Pompidou-Metz (on lui doit «Chefs-d'œuvre?», «1917», «Sol LeWitt»), musée posté au croisement des territoires et des publics français, luxembourgeois et allemand.

« La Fiac est-elle d'ailleurs une foire française ? Sa directrice artistique, Jennifer Flay, est néo-zélandaise ! C'est peut-être cela, la spécificité française : l'adoption des talents étrangers ! »

«La Fiac est-elle d'ailleurs une foire française ? Sa directrice artistique, Jennifer Flay, est néo-zélandaise!», s'interroge ce fort en thème qui révolutionne le Musée Picasso. «C'est peut-être cela, la spécificité française : l'adoption des talents étrangers ! À qui a-t-on confié l'ouverture du Centre Pompidou en 1977? À Pontus Hultén, qui était suédois. Et après lui, Werner Spies, qui est allemand. Qui a-t-on voulu nommer plus tard? Max Hollein, directeur de la Schirn Kunsthalle et du Städel Museum de Francfort, qui est autrichien.»

Inversement, le prototype parfait de l'art à la française pourrait bien être Jean de Loisy, le président plus qu'inventif du Palais de Tokyo. Il est rare de ne pas entendre aux quatre coins de la planète les louanges inattendues de cet esprit baladeur, ambassadeur charmant et courtois de notre culture, de la Corée jusqu'au fin fond du Maryland. L'audace bien dosée est son atout cœur. Il ose plonger Paris dans le New York underground et subversif de John Giorno, proche de Warhol et figure légendaire de la poésie sonore auquel l'artiste suisse Ugo Rondinone rend un hommage spectaculaire. Le théâtre de l'art ainsi déployé fait du Palais de Tokyo un exemple français très souvent cité à l'étranger pour son charme singulier, son mariage inimitable du fantasme, du ludique et du cérébral. La maison de poupée grandeur nature et son couple d'acteurs, de l'artiste islandais Ragnar Kjartansson, en est le dernier exemple.

«Les artistes français sont extrêmement respectés à l'étranger, voire goûtés comme des produits de luxe. Mais pas achetés, faute d'être défendus par leurs compatriotes»

«En France, on trouve une certaine sensibilité, un amour des tout petits détails, une façon de développer quelque chose de vaporeux qui n'est peut-être au fond que de la vapeur, mais qui, pendant qu'elle se manifeste, procure une joie, un sentiment de merveilleux », analyse Maria Lund, de la Galerie danoise. «Des cultures plus pragmatiques, comme celle dont je suis issue, peuvent voir cela comme de la sensiblerie. Pour moi, c'est une capacité et un plaisir à développer du rêve et de la poésie.» La danse des arbres de Céleste Boursier-Mougenot au pavillon français de la 56e Biennale de Venise a plus séduit les francophones que les Anglo-Saxons, agacés de cette quête d'une beauté pure à la Mallarmé.

«Mon expérience d'étudiante photo à New York m'a confrontée à une nette différence entre les élèves de

l'Ancien et du Nouveau Monde», confirme Floriane de Lassée, 37 ans, globe-trotter dont la série *How Much Can You Carry* va de l'Afrique de l'Est jusqu'au fin fond de l'Indonésie. «Les jeunes Américains se tournaient vers le futur, vers la modernité. Nous revisitions nos pairs avec une vraie connaissance de l'histoire de l'art, sûrement grâce à la place de la culture dans nos écoles françaises. Les artistes français sont, me semble-t-il, extrêmement respectés à l'étranger, voire goûtés comme des produits de luxe. Mais pas achetés, faute d'être défendus par leurs compatriotes. Indices ? Certaines galeries françaises font des solos shows d'artistes chinois ou américains pendant Paris Photo!»

Fiac, du 22 au 25 septembre. www.fiac.com

Télérama Sortir – 21/27 octobre 2015

Ugo Rondinone – I love John Giorno

A partir du 21 oct., 12h-0h (sf mar.),
Palais de Tokyo, 13, av. du Pdt-
Wilson, 16^e, 01 81 97 35 88. (8-10€).

▮ Pour cette rentrée, le Palais de Tokyo a le moral à bloc avec sa saison sous-titrée « La vie magnifique ». Positivons donc avec la rétrospective consacrée à la vie et à l'œuvre du poète américain John Giorno, né en 1936 à New York (dont on peut voir un portrait par son ami Warhol au musée d'Art moderne, en face). Une rétro conçue et mise en scène par l'artiste suisse Ugo Rondinone, qui revient sur l'activisme de Giorno au sein

de la beat generation, ses liens avec Warhol, son influence sur des musiciens comme Frank Zappa, Debbie Harry ou Philip Glass, ou encore son goût pour l'expérimentation d'une poésie sonore, accessible, par exemple, à partir d'un simple téléphone. De Erik Satie à William Burroughs, un parcours entre amis. On y revient.

XVI

Le Palais de Tokyo tout en poésie

Art Contemporain. Avec « la Vie est magnifique », le Palais de Tokyo célèbre la poésie du quotidien. Trois artistes ont été invités. La première exposition, est signée Ugo



(Ugo Rondinone)

Rondinone. Le Suisse fait le portrait de John Giorno (*photo*), poète américain et figure majeure de la scène underground américaine des années 1960. L'Islandais Ragnar Kjartansson propose, lui, une installation autour des stéréotypes tandis que Mélanie Matranga, jeune artiste française, se joue des clichés et des scènes intimes.

Jusqu'au 10 janvier, de midi à minuit (fermé le mardi). 13, avenue du Président-Wilson XVI^e. M^o Iéna. Tarif : 10 € ; 8 € (réduit).

Média + – 22 octobre 2015

**Orange partenaire de
l'exposition John Giorno au
Palais de Tokyo**

A l'occasion de l'exposition I Love John Giorno de Ugo Rondinone, le Palais de Tokyo en partenariat avec Orange, propose de faire revivre l'œuvre culte de John Giorno Dial-A-Poem (1968), qui permet l'écoute de poèmes, œuvres sonores, chansons et discours historiques par téléphone en appelant gratuitement le numéro vert 0 800 106 106 pendant toute la durée de l'exposition du 19 octobre 2015 au 10 janvier 2016. Une cinquantaine de poèmes français, anciens et contemporains, sélectionnés par la commissaire de l'exposition viennent enrichir le dispositif. En appelant le numéro vert mis en place par Orange, les utilisateurs peuvent écouter de façon aléatoire et gratuitement, depuis un téléphone fixe ou un mobile, des poèmes lus par leurs auteurs eux-mêmes.

20 minutes – 23 octobre 2015

DODO Notre journaliste a essayé de comprendre comment on vivait au milieu d'œuvres d'art

J'ai passé une nuit au palais de Tokyo



© M. Matrangola / A. Meis



© M. Matrangola / A. Meis



© M. Matrangola / A. Meis



© M. Matrangola / A. Meis

Les installations des différents artistes exposés au palais de Tokyo restent allumées la nuit, et leur bruit a empêché notre rédacteur de trouver le sommeil.

Benjamin Chapon

Le monde de l'art contemporain se porte très bien. Mais pourquoi ces gens achètent-ils ces œuvres ? Pour aller au-delà de la sentence « je ne mettrais pas ça dans mon salon », j'ai cherché à me faire inviter à dormir chez ceux qui mettent vraiment ça dans leur salon. Mais les collectionneurs sont méfiants. Après une dizaine de refus, j'abdique quand on me propose de dormir au palais de Tokyo, plus grand musée européen dédié à la création contemporaine. Banco.

Lundi soir, vers 20 h 30. C'est jour de vernissage au palais de Tokyo. Des milliers de personnes se pressent pour découvrir les expositions de quatre artistes : Ugo Rondinone, Melanie Matrangola, Ragnar Kjartansson et Mathis Collins. L'ambiance est tendue,

même devant les œuvres les plus ardues. À la poésie du banal de l'Islandais Ragnar Kjartansson et de la jeune Française Melanie Matrangola répond celle, plus sophistiquée, de John Giorno, poète de la Beat Generation auquel Ugo Rondinone rend hommage. Nazih, en charge de la sécurité, me dit : « Tu sais qu'on a un fantôme ici ? Il s'appelle Edgar. »

20 h 54. Tout en découvrant les 22 000 m² d'espace d'exposition, je cherche ou dors. Une installation de Melanie Matrangola présente un immense matelas, hélas recouvert d'un plastique blanc très désagréable. Il y a de grands fauteuils moelleux dans une pièce de Mathis Collins, des mannequins de monstres angoissants pendent.

21 h 30. L'Islandais Ragnar Kjartansson a reconstruit deux appartements bourgeois de la fin du XIX^e siècle. Passions sur l'œuvre, l'important est qu'elle contient deux vrais bons lits.

22 h. Je découvre des fresques dans les espaces fermés au public. On me confirme cette histoire de fantômes : « Edgar, c'est le fantôme bourgeois, il y en a d'autres beaucoup plus trash. »

23 h 59. Les agents de sécurité raccompagnent la foule vers la sortie. La fête bat son plein sur le parvis. Le musée est à moi.

0 h 44. Découvrir les expositions vides est assez grisant. Les vidéos et les lumières devraient bientôt s'éteindre, alors je profite au maximum.

1 h 37. Au palais de Tokyo la nuit, il y a un sacré boucan. La ventilation est assourdissante. Et surtout, les vidéos tournent en boucle. Mais dans le silence, le niveau de flippette bondit d'un coup.

4 h 05. Les lumières ne s'éteignent pas et les vidéos ne s'arrêtent pas. DU TDUT. Faute de pouvoir m'endormir, je continue de découvrir des recoins, des escaliers. Je regrette de n'avoir pas introduit de drogues, mais je me console en constatant l'effet psychotique qu'a l'ennui sur le cerveau humain. ■

6 h 35, un réveil difficile

Sol dur, tête molle, corps moite. Au réveil, je me dégorde les jambes dans les expos. Agege et Ahmed m'offrent le petit déj' dans le GG sécurité. Café en capsule et viennoiserie de la boutique Cyril Lignac voisine. « Alors, t'as vu le fantôme ? » Ahmed me fait une terrible confession. « Je préfère éteindre les vidéos et les lumières la nuit parce que ça gaspille l'électricité, mais là j'ai tout laissé allumé pour toi. » Quand je pense qu'il POUVAIT tout éteindre. La haine.



ART

Giorno sans ego.

PAR ROSALINA ALTRI

« John Giorno, c'est un trésor vivant », dit de lui l'artiste Ugo Rondinone, qui orchestre une rétrospective du poète et artiste américain au Palais de Tokyo, à Paris. Immortalisé dans le film *Sleep* (1963), d'Andy Warhol, le compagnon de route de la Beat Generation ne prend pas la pose. A 78 ans passés, son énergie le dispute à la sérénité. Sans doute parce que, pour ce bouddhiste convaincu, poésie rime avec sagesse. « Mon travail de méditation a eu raison de mon ego », glisse-t-il, tout sourire. Il félicite tout autant la fervente féministe autour de la Beat Generation : « En Amérique, les gens n'y pensent pas : ça fait partie de l'histoire, mais on ne

s'accroche pas aux fanfômes. En France, vous regardez ça avec beaucoup de romantisme. » S'il marque parfois un temps pour reprendre son souffle, John Giorno ne perd jamais le fil de ses pensées. Il le reconnaît, il est privilégié. L'un de ses *Poem Paintings* a beau proclamer en lettres capitales « *Life is a Killer* » (« la vie est une tueuse »), il a survécu aux mauvais trips et aux années sida. « *J'ai toujours eu juste assez d'argent pour faire ce que je voulais* », confie-t-il. Et son plus cher désir, depuis ses 14 ans, était d'être poète. Un choix que ses parents acceptent sans barguigner.

« Ils avaient cette naïveté propre à la seconde génération d'immigrés italiens qui pensaient que leurs enfants pouvaient devenir président. Alors, imaginez, poète... », commente-t-il sans quitter ce sourire que ne freinte nulle ironie. Giorno biberonne d'abord aux écrits de Jack Kerouac - « le miroir de mes aspirations » - avant de chavirer avec le poème cuité Howl, cri libertaire contre la bienséance puritaine d'Allen Ginsberg. « *J'ai été complètement chamboulé en le lisant. J'ai tremblé presque pleuré, se souvient-il. A l'époque, le fin du fin pour les homosexuels, c'était de lire Gide et Genet. Mais je n'avais rien en commun avec Gide, alors que je me reconnaissais dans Ginsberg.* » Autre bascule, la rencontre au début des années 1960

avec de jeunes artistes désargentés, Robert Rauschenberg, Jasper Johns et Andy Warhol, dont il sera l'amant pendant trois ans. Cette gelaxie pop travaillait alors avec les objets du quotidien. Par capillarité, Giorno composera ses poèmes à partir de phrases glanées dans les journaux qui, sorties de leur contexte, prennent un tour métaphorique, parfois tragique, voire obscène. Bien plus radical que les artistes pop, Giorno écrit en 1964 ses premiers poèmes pornographiques. « *Cela me faisait me de voir que, alors que tout le monde était gay dans le monde de l'art, personne n'osait représenter un homosexuel, raconte-t-il. La société était alors homophobic et eux, il fallait qu'ils gagnent leur vie.* »

Giorno répète aussi du côté du mouvement Fluxus. Comme son ami le Français Ben qui d'Heidsieck (décedé) l'a qu'd la page en se livrant à de s'parformances. A partir de 1968, la verbe se prolonge dans des sériographies de phrases simples, efficaces et rationnelles. La même année, c'est le coup de génie avec *Digital-Poem*, un service téléphonique offrant des poèmes au bout du combiné. « *Le succès est immédiat : les millions de quidams s'y connectent pour échapper pendant quelques secondes à la monotonie du rêve américain.* » *J'avais anticipé un phénomène, celui de la publicité au téléphone. Vous faites un*

John Giorno fut l'un des premiers artistes américains à utiliser dans l'art vidéo d'Ugo Rondinone.

numéro, et vous avez au bout votre horoscope, du sexe ou les cours de la Bourse », explique-t-il. Il en est convaincu, son rêve de diffusion poétique de masse s'est aujourd'hui concrétisé avec Internet. « *La poésie n'a jamais été aussi vivante qu'actuellement, affirme-t-il. Avant, c'était l'appareil de l'aristocratie. Aujourd'hui, elle est imbriquée dans tout le tissu social.* »

Notre monde brutal en semble n'en démoder pas. « *La poésie, c'est rationnel, comme l'art. Il est impossible de s'en débarrasser. Quand bien même je voudrais, prendra ma retraite que ça serait impossible.* »

« *MAISON D'ARTS DE LA BIENNEVILLE, 10 JANVIER. WWW.MUSEUMSDELA BIENNEVILLE.COM* »



Egalement plasticien, l'artiste a créé des poèmes visuels, et même des vidéos. Ici, il se fait entendre à travers des fragments de ses textes. Ci-dessus : *Life is a Killer* (2015). En haut à droite : *Life is a Killer* (2015). En haut à gauche : *You got to burn to shine* (2008).

Courtesy of Artist & Elizabeth Peck New York City and Andrea Frantz Gallery (left), Country of the Poets (right)

Son label de poète, le poète John Giorno, enregistré en CD, William S. Burroughs and John Giorno, 1975.



A nous Paris – 26 octobre/1^{er} novembre 2015



Exposition Ugo Rondinone: I <3 John Giorno

Du 21 octobre au 10 janvier au Palais de Tokyo

Ugo Rondinone célèbre l'immense John Giorno, et à travers lui la poésie comme mode de vie. Cette déclaration d'amour sous la forme d'une exposition-œuvre manifeste l'importance et l'influence de John Giorno, figure majeure de la scène underground américaine des années 1960, ami inspirant de plusieurs générations d'artistes.

10 x 2 entrées à gagner

A nous Paris – 26 octobre/1^{er} novembre 2015

LUNDI
26/10
expo



© André Morel

Hommage

Le poète américain John Giorno, icône underground, ami d'Andy Warhol, est à l'honneur au Palais de Tokyo, dans une rétrospective événement, en forme de déclaration d'amour. Dans *I Love John Giorno*, l'artiste suisse Ugo Rondinone questionne l'influence du poète sur la pop culture d'aujourd'hui et met en lumière sa vision révolutionnaire de la poésie.

**Jusqu'au 10 janvier, au Palais de Tokyo,
13, Avenue du Président Wilson, 16^e.
M^o Iéna/Alma-Marceau.**

Point de vue – 28 octobre/3 novembre 2015



PALAIS DE TOKYO

Jusqu'au 10 janvier prochain, Ugo Rondinone (à droite) rend hommage à John Giorno (à gauche) dans la première rétrospective mondiale consacrée au poète américain, figure majeure de la scène underground des années 1960.

**Ugo Rondinone –
I love John Giorno**

Jusqu'au 10 jan. 2016, 12h-0h
(s/mar). Palais de Tokyo,
13, av. du Prdt-Wilson, 16^e,
01 81 97 35 88. (8-10€).

T Pour cette rentrée, le Palais de Tokyo a le moral à bloc avec sa saison sous-titrée «La vie magnifique». Positivons donc avec la rétrospective consacrée à la vie et à l'œuvre du poète américain John Giorno, né en 1936 à New York (dont on

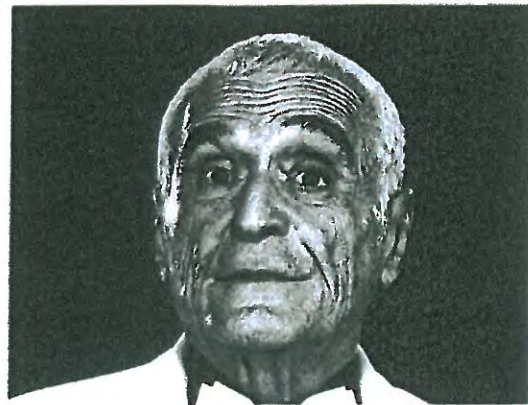
peut voir un portrait par son ami Warhol au musée d'Art moderne, en face). Une rétro conçue et mise en scène par l'artiste suisse Ugo Rondinone, qui revient sur l'activisme de Giorno au sein de la beat generation, ses liens avec Warhol, son influence sur des musiciens comme Frank Zappa, Debbie Harry ou Philip Glass, ou encore son goût pour l'expérimentation d'une poésie sonore, accessible, par exemple, à partir d'un simple téléphone. D'Erik Satie à William Burroughs, un parcours entre amis. On y revient.

Beaux-arts magazine – novembre 2015

RÉTROSPECTIVE / **PALAIS DE TOKYO** / DU 21 OCTOBRE AU 10 JANVIER

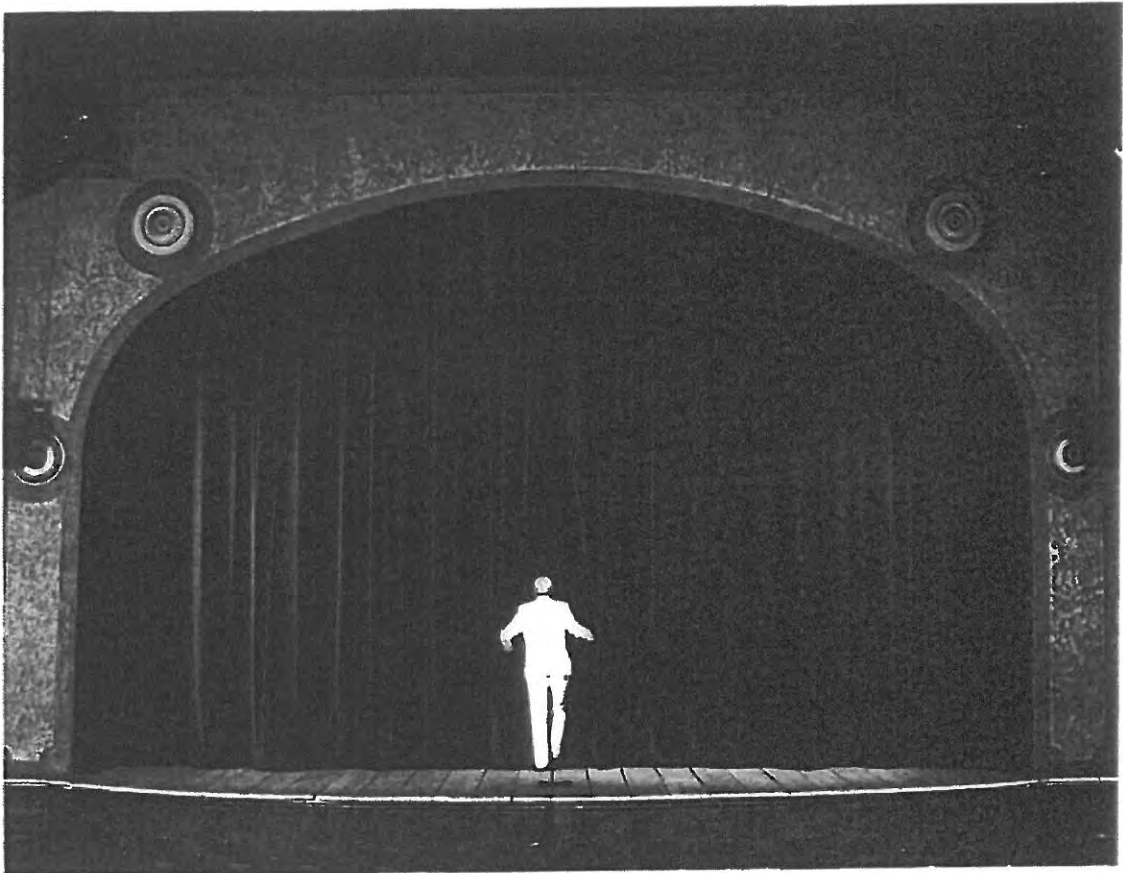
RÉTROSPECTIVE JOHN GIORNO

Quand la poésie devient un spectacle magique...



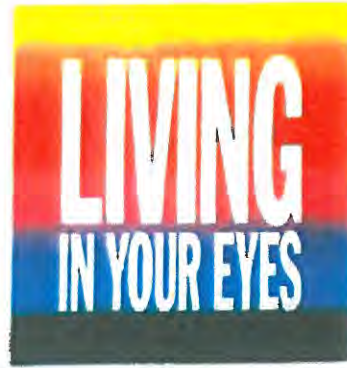
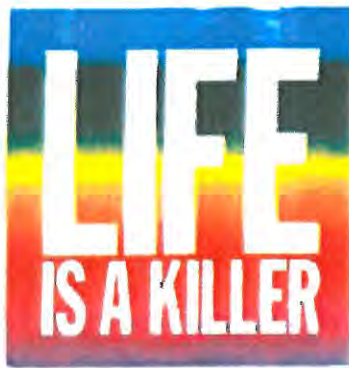
MUSE D'ANDY WARHOL, FIGURE MAJEURE DE L'UNDERGROUND NEW-YORKAIS, COMPAGNON DE WILLIAM BURROUGHS PENDANT QUARANTE ANS, L'AMÉRICAIN JOHN GIORNO FAIT L'OBJET D'UNE RÉTROSPECTIVE ÉVÉNEMENT AU PALAIS DE TOKYO, ORCHESTRÉE PAR L'ARTISTE UGO RONDINONE, AVEC QUI IL VIT AUJOURD'HUI. UN HOMMAGE MAGISTRAL AUQUEL PARTICIPENT NOMBRE D'ARTISTES, FANS DE CE POÈTE UNIQUE.

PAR FABRICE BOUSTEAU



UGO RONDINONE
THANK 4 NOTHING

John Giorno filmé par Ugo Rondinone au cours d'une performance au Palais des Glaces, à Paris.
2015. Installation vidéo (noir et blanc). 14 min.



JOHN GIORNO *GOD IS MAN MADE, LIFE IS A KILLER, LIVING IN YOUR EYES*

Tout *For a Banging* : des toiles qui fonctionnent comme des slogans poétiques, des mantras, des flashes où la typographie et la couleur dominent.
2015, acrylique sur toile, 101,6 x 101,6 cm chaque

C'est un mythe vivant de l'underground new-yorkais des années 1960. Amant et muse d'Andy Warhol mais aussi de Williams Burroughs avec qui il a vécu pendant quarante ans. Un survivant des années sexe et drogues. Pourtant, à 80 ans, John Giorno a l'énergie et même l'allure d'un adolescent. John Giorno est cet homme qui a fait passer la poésie de l'univers du texte à celui de la performance et transformé les mots en personnages, en sons, en couleurs, en peintures, en atmosphères. Quand je le rencontre en septembre à Paris (où il vient plusieurs fois par an depuis 1967), sa beauté et sa jeunesse me frappent. Il rayonne. Je m'étonne au point de lui demander comment il s'explique être encore vivant aujourd'hui alors que la plupart des artistes de sa génération ont disparu : « Il y a sans doute un facteur génétique car mes parents ont vécu longtemps. Ensuite, je pratique la méditation depuis mon adolescence et cela élimine les obstacles de l'esprit, toutes ces choses négatives qui vous tuent à petit feu. Je pense que le bouddhisme, la bienveillance de mes maîtres et mes retraites spirituelles, parfois très dures, ont protégé mon corps et mon esprit. Et puis la poésie... cela crée de la sagesse et de l'énergie, je vous assure. Essayez. » Ses mots, sa diction sont enjoués. Il est serein, sans prétention et heureux. Il se dégage de lui une belle humanité. « I Love John Giorno » est le titre de l'exposition que lui consacre l'artiste Ugo Rondinone, son amant depuis dix-huit ans – alors qu'ils ont vingt-huit ans d'écart. Une belle histoire d'amour et d'art, mais aussi la première rétrospective au monde consacrée à cet artiste qui a mis en forme et en mouvement la poésie. Poète, il l'est depuis son adolescence et n'a jamais su rien faire d'autre : « Je n'ai pas eu besoin



UNE BELLE HISTOIRE D'AMOUR ET D'ART, MAIS AUSSI LA PREMIÈRE RÉTROSPECTIVE AU MONDE CONSACRÉE À CET ARTISTE QUI A MIS EN FORME ET EN MOUVEMENT LA POÉSIE.

de travailler car j'ai reçu une pension de 200 dollars par mois de mes parents après mes études universitaires. C'était suffisant pour vivre dans les années 1960 et j'ai toujours vécu simplement. Je n'ai ni argent ni aucune œuvre des nombreux artistes célèbres [de Robert Rauschenberg à Jasper Johns, ndlr] avec qui j'ai été ami. » Le projet est unique : une exposition qu'Ugo Rondinone a conçue comme une œuvre d'art à part entière, dont le thème est la vie, la pensée et les poèmes de John Giorno. Célèbre pour ses sculptures anthropomorphiques, ses clowns tristes hyperréalistes, ses masques noirs, ses peintures colorées qui ressemblent à des cibles,

ses arcs-en-ciel en néon et ses installations à l'atmosphère toujours très cinématographique. Ugo Rondinone a travaillé pendant quinze ans pour imaginer cette rétrospective. Pour Florence Ostende, commissaire de l'exposition, le projet est né en 2000 quand Ugo Rondinone a découvert les archives de John Giorno : 12 000 documents qui retracent son œuvre, mais aussi son époque. Articles de presse, livres, photos, tee-shirts militants (souvent anti-Nixon), vinyles... Une collection que Giorno a constituée « compulsivement » selon ses termes, mais aussi avec la rigueur d'un bibliothécaire. Ugo Rondinone a reproduit chacune de ses pièces en fac-similé afin de les exposer au Palais de Tokyo par ordre chronologique, pour une remontée du temps et de l'histoire en forme de gigantesque arc-en-ciel. Dans ce labyrinthe de la culture underground américaine sont également présentés 60 poèmes visuels de John Giorno (ill. ci-dessus). Dès 1968, il met en scène des mots, des phrases de ses poèmes sur des toiles avec une grande variété de techniques : l'aquarelle, le dessin, la sérigraphie, la peinture, etc. Des toiles qui fonctionnent comme des slogans poétiques, des mantras, des flashes où la typographie et la couleur dominent : *Eating the Sky*, *Don't Wait for Anything*...

Giorno a inventé un nouveau rapport à la poésie en capturant sur le vif la langue de la société de consommation, de la publicité, de la télévision ou des journaux de la rue. Mais ce que célèbre surtout Ugo Rondinone, c'est le Giorno performeur qui déclame ses poèmes de manière inouïe, par cœur, de manière théâtrale et habitée. « Il est impossible de tenir un papier dans sa main et d'interpréter un texte car on utilise deux différentes parties de son cerveau pour lire et



JOHN GIORNO
Giorno Poetry Systems - William S. Burroughs & John Giorno
 1975, pochette de disque vinyle 33 tours.



JOHN GIORNO
Giorno Poetry Systems - The Dial-A-Poem Poets
 1975, pochette de disque vinyle 33 tours.

interpréter. Et quand je pense à un mot, je le dis toujours tout haut et c'est souvent le début d'un poème. Dire un poème, c'est aller dans une autre dimension que de le lire, mais il faut sans cesse répéter. Je suis en répétition perpétuelle tous les jours, tous les soirs pour que mes poèmes chantent, pour que cela devienne autre chose, me dit-il. Pour permettre à tous de vivre une performance de Giorno, Rondinone a conçu une

installation vidéo exceptionnelle. «C'est un carré parfait, raconte Florence Ostende, et sur ses quatre côtés sont projetées des vidéos où l'on voit John Giorno, pieds nus, en costume blanc et noir, interpréter sur la scène du Palais des glaces le poème *Thanks for Nothing* [ill. p. 96-97], écrit pour le 17^e anniversaire de leur rencontre. Ugo a filmé John sous tous les angles et a réalisé un montage à partir de centaines de bandes de

films, rythmé sur le phrasé du poème de John. Cela dure quatorze minutes et c'est une expérience à vivre avec des échelles différentes : des gros plans, des plans moyens, des plans américains. On a le sentiment qu'il a mesuré le corps de John avec la précision d'un mathématicien pour le sculpter dans l'espace, en jouant sur d'infinies nuances de noir et blanc qui font éclater Giorno devant les visiteurs.»



«WARHOL, PHYSIQUEMENT, ÉTAIT LE DAVID DE MICHEL-ANGE. SON CORPS ÉTAIT MUSCLÉ, IMBERBE, BLANC COMME L'ALBÂTRE ET IL POSSÉDAIT DE SURCROÏT UN TRÈS BEAU SEXE.»



RIRKRIT TIRAVANJIA *Untitled 2008 (JG Reads)*

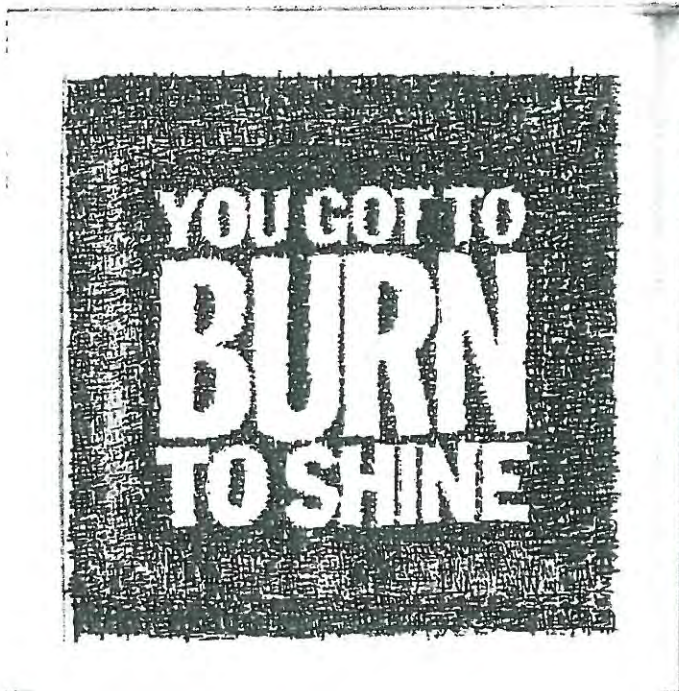
L'artiste thaïlandais a filmé pendant 10 heures John Giorno en train de «performer» ses poèmes 2008, film 16 mm.

On retrouvera en parallèle dans l'exposition *Dial-A-Poem / Appelle un poème*, une œuvre créée en 1968 par John Giorno qui est un service téléphonique gratuit permettant l'écoute de poèmes, d'œuvres sonores, chansons et discours politiques (en composant le numéro 0800 106 106). La version historique sera enrichie de voix françaises retraçant plus d'un siècle de poésie sonore, d'Antonin Artaud à Simone de Beauvoir, Louise Bourgeois, Serge Gainsbourg ou Brigitte Fontaine. Pour Giorno, la poésie doit être pensée comme un virus à diffuser au plus grand nombre. À la croisée des arts visuels, de la musique et de la performance, l'œuvre de Giorno fascine en tout cas plusieurs générations d'artistes, du Thaïlandais Rirkrit Tiravanija – dont on pourra voir un film présentant dix heures de performances [ill. ci-contre] – à la peintre américaine Elizabeth Peyton en passant par le Français Pierre Huyghe, qui a réalisé un remake de *Sleep*, le film d'Andy Warhol dont John Giorno est l'acteur. Le poète y est dans le même lit et la même position que dans le film de Warhol, mais selon un principe de *morphing* très lent, on y voit le Giorno d'aujourd'hui redevenir le jeune homme qu'il était en 1963, pendant qu'on l'entend dans la bande-son du film parler des années 1960, des utopies et des rêves de cette époque. Dans la vie de Giorno, Warhol est omniprésent. Comme dans l'exposition d'ailleurs, qui présente pour la première fois cinq films restaurés et digitalisés, jamais vus auparavant et antérieurs à *Sleep*. Ce sont les premiers films de Warhol et John Giorno en est l'acteur

unique. «Dans l'un d'entre eux, on m'y voit nu, j'étais un très beau jeune homme, en train de laver la vaisselle. C'est le seul film sur l'érotisme homosexuel réalisé par Andy. Nous étions en 1963 et c'était interdit à l'époque. L'homophobie régnait.» Quand je lui demande quelle fut exactement leur relation, Giorno me dit : «Je l'aimais et il m'aimait, mais il était tellement handicapé sexuellement, sans doute parce qu'il se trouvait très laid, alors que, pardon pour le cliché, mais physiquement, il était le *David* de Michel-Ange. Son corps était musclé, imberbe, blanc comme l'albâtre et il possédait de surcroît un très beau sexe. Je lui répétais qu'il était magnifique mais il se moquait de moi. Il acceptait mal son homosexualité et souffrait de troubles névrotiques. On oublie souvent combien il a été méprisé et détesté des années 1950 jusqu'à la fin de sa vie. Je pense qu'il est mort malheureux après avoir accumulé autant de détestation, surtout du milieu de l'art. Il n'était pas bouddhiste comme moi et a été incapable de transformer cette haine vide de sens.» Pas étonnant que Giorno ait souhaité présenter dans la rétrospective du Palais de Tokyo des œuvres bouddhistes tibétaines prêtées par le musée Guimet : «Ce sont des thangkas féminins [rouleaux peints] qui datent des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, avec des bras arrondis. Pour nous bouddhistes, elles sont sacrées car elles représentent le Bouddha ayant lui-même la vision d'un thangka au cours de sa méditation. C'est ce que l'on appelle le "sacrement" ou la "grande bénédiction". Posséder l'un de ces thangkas serait comme un rêve.» ■



ANDY WARHOL
Sleep (interprété par John Giorgio)
1963, film muet, 16 mm



JOHN GIORNO
YOU GOT TO BURN TO SHINE

2010, huile Cadmium Red Deep Hue, 20,5 x 20,5 cm.
2008, crayon sur papier, 13,5 x 13,5 cm.

«I Love John Giorno» du 21 octobre au 10 janvier
Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson
75116 Paris - 01 81 97 35 88 - www.palaisdetokyo.com

Expo in the city – novembre 2015

PALAIS DE TOKYO

13 avenue du président Wilson 75016 - M° Iena (5)

- ▶ I love John Giorno (Du 21/10/15 au 10/01/16)
- ▶ Ragnar Kjartansson (Du 21/10/15 au 10/01/16)
- ▶ Mélanie Matranga (Du 21/10/15 au 10/01/16)
- ▶ Hector Zamora (Du 21/10/15 au 10/01/16)

Vogue – novembre 2015

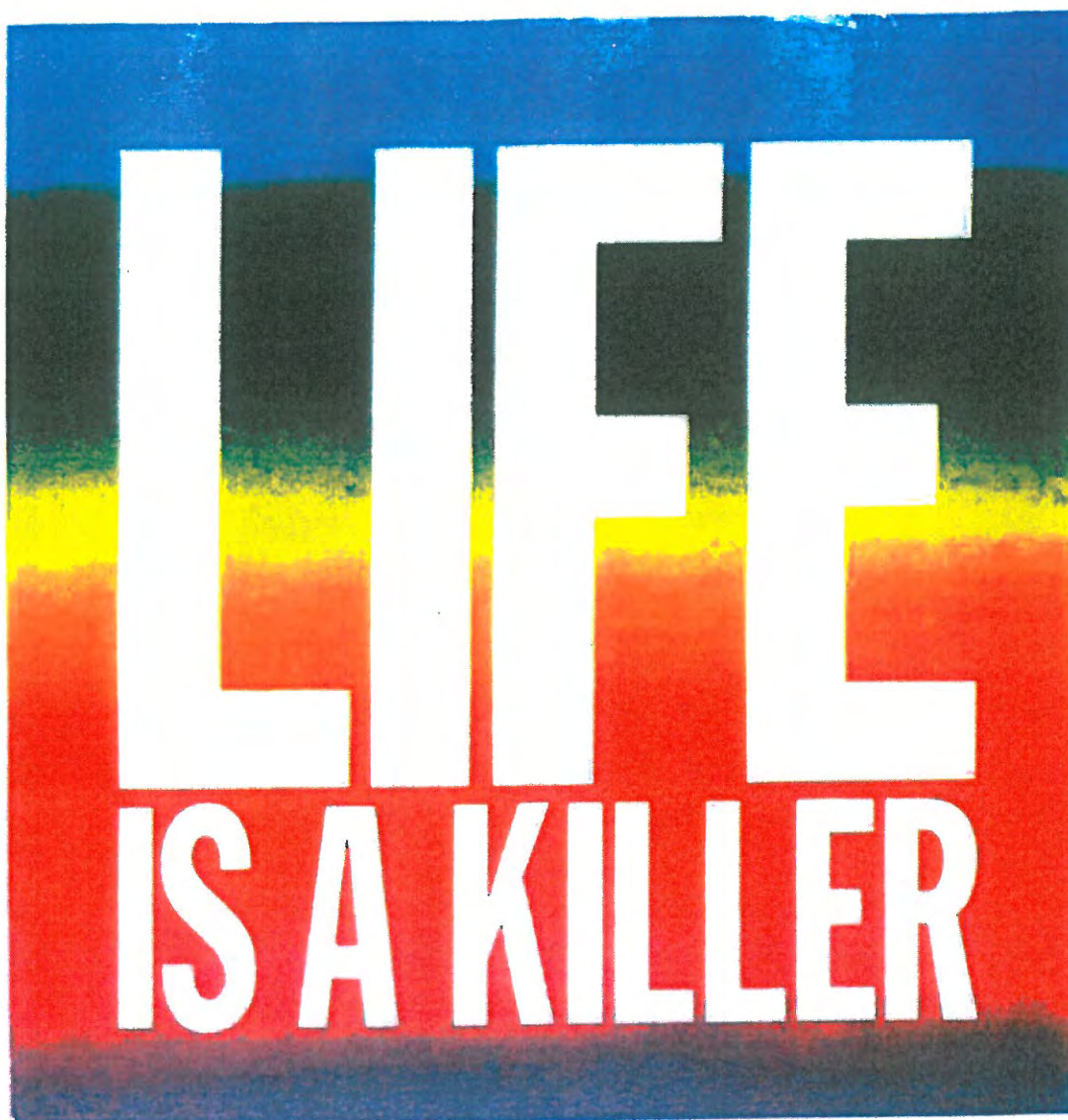
L'HOMMAGE: *John Giorno*

La démarche en elle-même relève de la performance artistique : c'est en effet à Ugo Rondinone, connu pour ses installations entre humour et méditation, que le Palais de Tokyo a confié la conception d'une première rétrospective consacrée au poète John Giorno. Icône de l'underground new-yorkais, proche de Warhol et de la Beat Generation, l'homme - 79 ans à ce jour - a toujours œuvré pour la démocratisation de la poésie, multipliant ses supports - disques, peintures, livres, collages, déclamations, chansons, pièces, enregistrements, films et documents - mythiques pour certains - que Rondinone met en scène avec toute la bienveillante générosité qu'on lui connaît. Une sorte de réjouissant «deux en un» en quelque sorte. (SR)

«Ugo Rondinone expose John Giorno», jusqu'au 10 janvier 2016 au Palais de Tokyo. palaisdetokyo.com



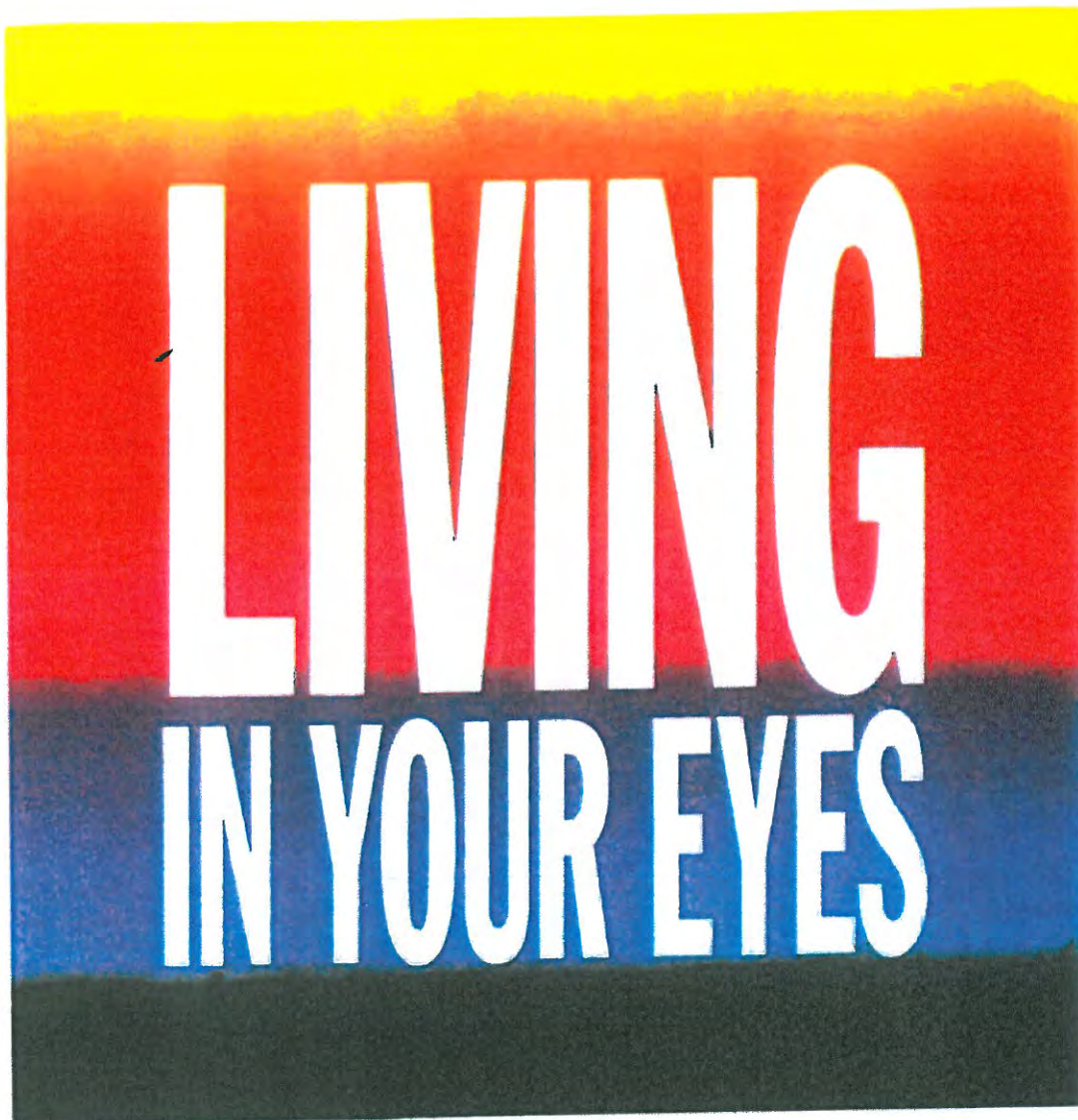
Numéro – novembre 2015



Life is a Killer (2015) de John Giorno, acrylique sur toile, 101,6 x 101,6 cm.

Love story

Propos recueillis par Thibaut Wychowank



Living in Your Eyes (2016) de John Giorno, acrylique sur toile, 101,6 x 101,6 cm.

Avec l'exposition *I Love John Giorno* au Palais de Tokyo, hommage à l'œuvre radicale du poète américain, **Ugo Rondinone** réalise l'une des plus belles **déclarations d'amour**. Celle d'un grand artiste à une légende vivante du xx^e siècle, qui a participé à l'affirmation de la culture et de l'art américains avec ses compagnons, d'Allen Ginsberg à Andy Warhol, dont il fut aussi l'amant. *Numéro* a rencontré ces **deux inséparables amoureux**.

Numéro : Par quel hasard un artiste né en 1964, en Suisse, a-t-il rencontré un mythe new-yorkais né en 1936 ?

John Giorno : En 1997, Ugo m'a contacté pour me demander de participer à l'une de ses expositions, après avoir assisté à l'une de mes performances. Son idée d'installation était assez étonnante : des enceintes disposées sur des arbres, qui émettraient non pas de la musique mais de la poésie. Ugo souhaitait qu'il s'agisse de mes textes. Nous en avons discuté. Nous avons surtout bu plus que de raison. Nous nous sommes drogués, évidemment. Et nous sommes devenus amants. C'est aussi simple que cela. Et cela dure depuis dix-huit ans...

Comment est née cette idée d'exposition, le portrait du poète, de l'artiste, mais aussi de l'homme John Giorno ?

Ugo Rondinone : Au début des années 2000, j'ai découvert que, depuis les années 60, John détenait des archives personnelles. Elles étaient rangées soigneusement, classées par année, dans des boîtes. C'est ce trésor qui est la source même de l'exposition. Il a servi de matériau pour réaliser des œuvres, notamment de grands tableaux colorés.

John Giorno : J'étais très jeune lorsque j'ai commencé à ranger toute cette documentation. Nous étions en 1965 et je fréquentais déjà les écrivains de la Beat generation, Allen Ginsberg, William Burroughs... Nous étions tous très pauvres à l'époque, et l'idée de préserver ce que nous avions nous était finalement assez naturelle. Alors j'ai commencé à réunir les textes, les magazines et les écrits dans des boîtes que j'ai entreposées dans la grande maison familiale qui appartenait à mes parents. Lorsqu'ils sont morts après y avoir habité pendant cinquante ans, j'ai dû les stocker ailleurs, et c'est ainsi qu'Ugo les a découvertes... et s'est lancé dans cette entreprise pharaonique de scanner plusieurs milliers de documents. Plus de 11 000, je crois [rires].

En quoi l'œuvre de John Giorno a-t-elle marqué l'histoire de l'art ?

Ugo Rondinone : John est une figure incontournable des années 60. Il a fait le lien entre les écrivains de la Beat generation et les artistes du pop art qu'il fréquentait quotidiennement. C'est au cours de ces années 60 que se sont élaborés la culture et l'art américains qui ont pris le pas sur la suprématie européenne.

John Giorno : Nous étions pourtant loin d'avoir une telle ambition [rires]. Nous prenions surtout beaucoup de speed et avions juste envie de réaliser toutes les idées qui nous passaient par la tête. En 1963, nous nous sommes rendus dans une galerie avec Andy [Warhol] pour une lecture publique. Et là, nous avons découvert avec stupeur qu'aucun micro n'avait été prévu pour une assistance de plus de 200 personnes ! Andy a eu cette réplique, qui était finalement chez lui un leitmotiv : "Mais pourquoi est-ce si ennuyeux ?" C'était la bonne question à se poser. Nous avons commencé à filmer, à réciter et à "performer" la poésie tout simplement parce que la manière de faire de l'époque était ennuyeuse.

Comment avez-vous rencontré les artistes de la Beat generation, du pop art et de l'expressionnisme abstrait ?

John Giorno : Je suis né et j'ai étudié à New York. Je trainais dans

les bars. Un soir, ma petite amie a bousculé un groupe en voulant commander... Il s'agissait de Jackson Pollock et de Willem De Kooning, si je me souviens bien. Tout ce petit monde se connaissait. En décembre 1963, un ami a organisé mon anniversaire et toute cette troupe a débarqué. Ils étaient dix-huit, dont les plus éminents représentants du pop art comme Jasper Johns, mais aussi John Cage, etc.

Ugo Rondinone : La poésie de John a été très marquée par ce petit cercle... Rauschenberg et bien sûr Andy Warhol avec lequel il a eu une relation à partir de 1962. Le pop art a été une influence majeure, comme je le montre dans l'exposition, notamment avec la vidéo culte *Sleep* d'Andy Warhol, où John est filmé en train de dormir.

John Giorno : Je voyais bien que le travail d'Andy était révolutionnaire. Il s'emparait d'images pop dans les magazines et dans les publicités pour en faire des œuvres d'art. J'ai voulu faire de même avec la poésie. J'ai travaillé sur ces "found words", ces mots trouvés que j'assemblais pour en faire des textes. J'avais envie de rendre la poésie populaire, de la sortir du carcan des livres.

Ugo Rondinone : L'exposition réactivera certaines pièces essentielles de John. Je pense à *Dial-a-Poem*, qui consiste en un numéro de téléphone que tout le monde peut appeler. Au bout de la ligne, une personnalité vous lira un poème ou un texte de son choix. Ou encore *Street Works*, initié en 1969, et qui consistera aujourd'hui en une distribution en rollers de poèmes aux alentours du Palais de Tokyo.

L'exposition abordera aussi l'activisme politique et la spiritualité en lien avec le bouddhisme tibétain chers à John Giorno.

John Giorno : Mon activisme politique, je l'ai intériorisé aujourd'hui [rires]. Grâce à la méditation. Pour moi, le moment clé a eu lieu en 1964, le jour où j'ai eu un très bon trip sous LSD, suivi d'un très mauvais. J'ai alors pris conscience que tout cela avait moins à voir avec la drogue qu'avec l'esprit. Car, lorsque je me suis senti mal, c'est en me concentrant sur ma respiration pour stopper mon esprit emballé que j'ai repris le contrôle. Il s'agissait d'une première approche de la méditation, pour faire taire la douleur. Le bouddhisme ne propose rien d'autre.

Ugo Rondinone : D'ailleurs nous présentons plusieurs *thangkas* bouddhistes [peintures ou tissus sur toile] dans l'exposition. John a fait son premier voyage en Inde en 1971, et c'est là qu'il a rencontré son premier maître tibétain. Il a participé à introduire cette forme de bouddhisme en Amérique. Depuis, il est profondément influencé par la méditation. John me fascine par son calme et sa sérénité. Les plus belles choses qu'il m'a apportées aux cours de ces années sont sans aucun doute la patience et cette capacité à ouvrir son cœur.

Exposition I Love John Giorno d'Ugo Rondinone, au Palais de Tokyo, à Paris, jusqu'au 10 janvier 2016, www.palaisdetokyo.com.

Exposition God Is Man Made de John Giorno à la Galerie Almine Rech, à Paris, du 21 novembre au 18 décembre, www.alminerech.com.



John Giorno (à gauche) et Ugo Rondinone (à droite).

“John Giorno est une figure incontournable des années 60. Il a fait le lien entre les écrivains de la Beat generation et les artistes du pop art qu’il fréquentait quotidiennement.” Ugo Rondinone

exposition

UGO RONDINONE AIME JOHN GIORNO

Ugo Rondinone (« *Connaissance des Arts* » n°614, pp. 52-57) signe dans cette « exposition-événement », un portrait amoureux de son aîné John Giorno. Ce poète américain des années 1960 qui a traversé le siècle est encore un modèle pour beaucoup d'artistes, notamment pour Pierre Huyghe. Un personnage flamboyant, radical, à l'œuvre protéiforme, devenu mythique au contact d'Andy Warhol. Ne pas rater le premier film fait par Warhol qui lui est consacré, *Sleep*. Ni ses performances, ni ses poèmes visuels, ni sa voix si particulière. E. V.

●● > « UGO RONDINONE: I LOVE JOHN GIORNO », Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson. 01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com du 21 octobre au 10 janvier.



Rirkrit Tiravanija. *Sans titre (JG reads)*.
2009, vidéo (COURTESY DE L'ARTISTE
ET D'ANDY WARHOL'S ENTERPRISE)

Connaissance des arts – novembre 2015

LEE BUL et UGO RONDINONE
I LOVE JOHN GIORNO
Palais de Tokyo 13, avenue
du President-Wilson
01 81 97 35 88 du 21 octobre
au 10 janvier

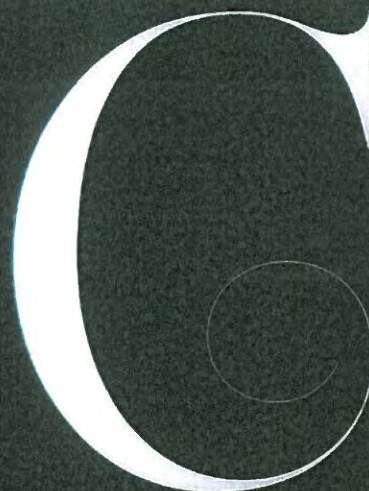
Air France Madame – novembre 2015

DUO

"I Love John Giorno"
est à la fois la première
rétrospective de l'histoire du
poète underground américain,
en même temps qu'il s'agit
d'une œuvre plastique à part
entière conçue par l'artiste
Ugo Rondinone. [ORA](#)

*"I Love John Giorno" is both
the first historical retrospective
devoted to the American
underground poet and a
multimedia work unto
itself by the Swiss-born artist
Ugo Rondinone.*

"UGO RONDINONE: I LOVE JOHN
GIORNO", 10 juin au 13 septembre 2015, Musée
de l'Art Moderne du Centre Pompidou, Paris
Paris XVII www.centrepompidou.fr



CULTURE



L'Officiel des galeries et des musées – novembre/décembre 2015

PALAIS DE TOKYO

13 av. du Pdt. Wilson, 16^e

📍 M^o Iéna

📌 palaistokyo.com

🕒 Tj. sf mardi 12h-0h

Ugo Rondinone,
I ♥ John Giorno
jusqu'au 10 janvier

Ragnar Kjartansson
jusqu'au 10 janvier

Mélanie Matranga
jusqu'au 10 janvier

Héctor Zamora, Résident
2015 SAM Art Projects
jusqu'au 10 janvier



Art actuel – novembre/décembre 2015

PALAIS DE TOKYO > UGO RONDINONE. I LOVE JOHN GIORNO est la première grande rétrospective mondiale sur la vie et l'œuvre du poète

américain, figure de la scène underground des années 1960. > Puis RAGNAR KJARTANSSON, SEUL CELUI QUI CONNAÎT LE DÉSIR. Une œuvre empreinte de poésie et d'amour, dans le cadre du Festival d'automne à Paris. > Enfin, MÉLANIE MATRANGA dont le travail crée plusieurs environnements, grâce à l'importance de l'image, jusqu'au 10 janvier [www.palaisdetokyo.com].

A Nous Paris – 2/8 novembre 2015

expo

Texte : Audrey Renault

affaires culturelles

art contemporain

Ugo Rondinone déclare sa flamme

Le poète américain John Giorno, icône underground, proche d'Andy Warhol, est à l'honneur au Palais de Tokyo. Une rétrospective événement, en forme de discours amoureux.

Palais de Tokyo oblige, Ugo Rondinone. I Love John Giorno sort des sentiers battus. A personnage nous norme, exposition hors norme. Les diverses installations représentant les huit chapitres imaginés par Ugo Rondinone comme autant de facettes de l'œuvre fusionnant le « Giorno », l'événement des créations artistiques à part entière. Le contenant importe autant que le contenu. Entre chaque salle, un média de couleurs, comme un sea de découverte. L'exposition, quelque peu labyrinthique, donne parfois l'impression d'uno balade dans le cerveau de John Giorno, comme si à chaque nouvelle salle on pénétrait dans une partie de son imaginaire.



Une expo-cœuvre

Le chapitre 2 est peut-être le plus impressionnant. La pièce, aux volumes gigantesques, a des allures de cathédrale et de bibliothèque. Sur les murs, du sol au plafond, immergés sur divers bannières aux couleurs tonitruantes, s'étalent en une spectaculaire mosaïque psychédélique, les écrits, dessins et archives personnelles de Giorno auxquels s'ajoutent le plus grand rassemblement de ses fameux poèmes visuels. IncurSION intime et artistique dans la mémoire du poète. Partagé onto admirer ce papier peint d'un genre nouveau et consulter, les photos de famille et autres manuscrits originaux mis à disposition, on fête on prend son temps, comme apaisé dans ce grand cocon coloré. Plus loin, une installation vidéo. *Slice*, film réalisé en 1983 par Andy Warhol, ami et amant de John Giorno, est diffusé sur plusieurs écrans accrochés aux murs et sur une immense toile. On y voit le poète, défiant, encoché et vulnérable, car soumis aux regards des visiteurs. Comme Alice passe de l'autre côté du miroir, on passe de l'autre côté de l'écran pour découvrir la face cachée, l'envers du film. La toile et sa vidéo ne sont pas des surfaces planes mais des objets volumineux. Multipliez les supports pour répartir le contenu.

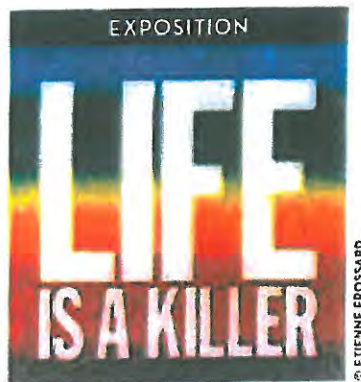
pas la cantonner à un format fixe et immuable mais en faire une création mouvante et évolutive, presque vivante, voici l'une des principales obsessions de John Giorno. Une lutte qu'il met au profit de son art premier, la poésie.

La poésie autrement

Dans les années 60, alors que peintres, musiciens et écrivains, surfant sur la vague underground, réinventent leur discipline, John Giorno se désolait de voir la poésie demeurer classique et traditionnelle. Pour lui, la poésie est un virus qui doit contaminer un maximum de personnes. Un virus-remède à une société américaine à la dérive, celle de la guerre du Vietnam puis de la junkfood et du sida. Fortifié par cette ambition d'épidémie poétique, il organise en 1969 l'opération Street Works à l'occasion de laquelle lui et six autres personnes chaussent des patins à roulettes et parlent dis tribuer des poèmes dans les rues de New York. Une performance reprise ici dans les allées du Palais de Tokyo et qui fait écho à une de ses œuvres les plus marquantes, également proposée dans l'exposition, *Dial-A-Poem*. Appréciez un poème. L'idée est simple mais géniale : composer un numéro et entendre à l'autre bout du fil un poème, scandé, murmuré, chuchoté. La poésie s'entend, et se vit. Casque sur les oreilles, coupé du monde, nous voilà confrontés à l'univers à la fois cynique et mélancolique de Giorno, à se presser dynamique, pleine de couleurs et de ruptures de rythme, comme hachée par les battements d'un cœur ou les souffles d'une respiration. Sacrée expérience.

Ugo Rondinone : I Love John Giorno, jusqu'au 10 janvier au Palais de Tokyo, 13, av. du Président Wilson, 1^{er}. Ouvert tous les jours, sauf mardi, de midi à minuit. Entrée : 8 € / 10 €.

Trois couleurs – 4 novembre/8 décembre 2015



John Giorno. *LIFE IS A KILLER*, 2015

UGO RONDINONE:

I ♥ JOHN GIORNO

Le Palais de Tokyo fait le pari d'exposer de la poésie, celle de John Giorno, figure de l'underground new-yorkais des années 1960 proche de la Beat Generation... Et le pari est réussi: fidèle à l'esprit du poète, le parcours propose, à travers des mises en image des textes (peintures, vidéos, graffitis...), une immersion au cœur de cette poésie subversive qui se veut accessible à tous. o.b.g. jusqu'au 10 janvier au Palais de Tokyo



L'exposition est une véritable immersion dans un champ de mots conçu comme un grand hymne à l'amour. La proposition d'un genre inédit est due au commissaire de l'exposition, l'artiste Ugo Rondinone. Photo André Morin. Courtesy de l'artiste.

rencontre

we ♥ you too

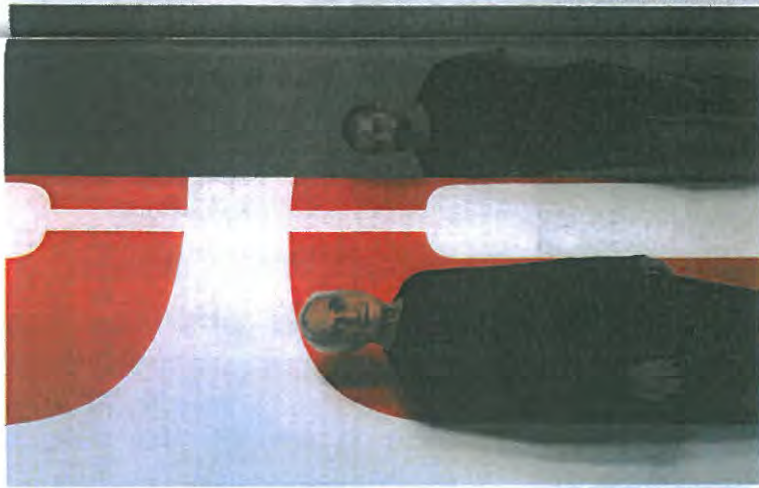
Ugo Rondinone rend hommage au poète **John Giorno** au Palais de Tokyo. Une exposition comme une déclaration d'amour.
par Jean-Max Colard photo Giasco Bertoli

Je veux remercier tout le monde pour tout... Merci, merci, merci, merci. Merci de tout prendre à votre profit sans rien donner en retour, merci d'explorer mon ego énorme et de faire de moi une vedette pour votre profit, merci de ne jamais m'avoir payé, merci pour toutes les saloperies... Je suis heureux que vous m'ayez volé, je suis heureux que vous m'ayez menti, je suis heureux que vous m'ayez aidé, thank you, grazie, merci beaucoup... Merci pour rien.

En 2006, pour son 70^e anniversaire, John Giorno écrivait et prononçait un long et très beau poème, qui inaugure l'exposition que lui consacre le Palais de Tokyo. Son titre, *Thank & Nothing* ("Merci pour rien"). apparaît comme un slogan sur les T-shirts des jeunes médiateurs du Palais. C'est ça, la poésie de Giorno : une œuvre qui depuis les années 1960 est sortie du livre pour gagner d'autres espaces (les murs, la rue, les messageries téléphoniques avec *Dial-a-Poem*, qui reçut en 1968 plus d'un million d'appels et se trouve réactive au 0800 106 106, ou encore les galeries d'art avec la série des *Poem Paintings*, etc.).

On notera d'ailleurs ce paradoxe inversé : quand le champ littéraire, ses critiques et sa rentrée se trouvent dominés par le roman, quand l'industrie du livre ne fait plus aucun cas de la poésie, voilà qu'un poète majeur se trouve exposé au Palais de Tokyo. Mais pour cela, il aura justement fallu faire bien du chemin au cours du XX^e siècle, et émanciper la poésie hors du livre...

D'ailleurs, le poème *Thank & Nothing* ne se donne pas à lire mais à entendre, en quatre grands écrans et une myriade de téléviseurs. On y voit John Giorno sur scène, en maître de cérémonie, tantôt en costume noir sur fond blanc, tantôt en costume blanc sur fond noir, passant ainsi du positif au négatif, psalmodiant ses remerciements comme un moine tibétain qui aurait tout digéré, les bonnes et les mauvaises actions, sans nostalgie ni amertume : *Que toutes les drogues que j'ai prises puissent revenir et vous défoncer... Merci de me laisser être un poète.*



John Giorno et Ugo Rondinone, octobre 2015

Cela dit, si cette première salle est déjà un chef-d'œuvre d'exposition, ce n'est pas seulement le fait de John, c'est aussi grâce à Ugo. A savoir Ugo Rondinone, immense artiste, intense amant aussi de John Giorno, qui lui déclare publiquement sa flamme dès le titre de l'expo, et sur tous les murs d'entrée du Palais de Tokyo : *Je John Giorno. Mais ce 'I', ce n'est pas seulement moi. C'est tout le monde. Tous ceux qui rencontrent John l'aiment aussitôt. Avec moi c'est un peu le contraire. J'innese Sur ce chemin essentiel qui a consisté à émanciper la poésie hors des espaces trop confinés du livre, ceux qui ont rencontré John Giorno et qui l'ont aimé sont bien nombreux : il y a des poètes bien sûr, le haïkologue Brian Oysin ou le poète sonore Bernard Heidsieck (il était mon ami depuis les années 1970, quand j'étais à Paris je venais forcément chez lui, et lui*



John Giorno, Good Is Man Made, 2015

chez moi à New York", sans doute le poète français le plus important de la seconde moitié du XX^e siècle, décédé il y a un an et auquel la Villa Arson de Nice avait déjà consacré, de son vivant, une exposition sonore.

Il y a des artistes aussi : artistes-amants comme Robert Rauschenberg, Jasper Johns, et aujourd'hui Ugo, artistes-amis comme Jean-Jacques Lebel, artistes-sphinx comme Andy Warhol, qui lui fit jouer le rôle du dormeur dans le long film *Sleep* en 1963 (*ça a été un tournage facile. J'adorais dormir. Andy tournait trois heures environ, jusqu'au lever du soleil à cinq heures du matin*), confie-t-il dans le précieux petit journal qui accompagne l'exposition).

Et si je n'oublie pas dans la liste de citer le styliste et collectionneuse Agnès b, qui l'a souvent exposé en France, mentionnons enfin les nombreux artistes

contemporains convoqués à leur tour dans l'exposition de Pierre Huyghe, qui fit un stake au film *Sleep* de Warhol, à la peintre Judith Esler aux tableaux très beaux et très sombres. Le sujet de l'exposition, c'est John, comment Ugo Rondinone. Mais le considérez aussi cette exposition comme une de mes œuvres à part entière, comme une œuvre totale. Et puis, c'est aussi une œuvre collective car John Giorno a toujours créé dans la collaboration, avec une grande ouverture vers les autres : Ugo, John et les autres : merci pour tout. Love, Jmx ■

Le visuel du CD qui accompagne ce numéro est signé John Giorno exposition Ugo Rondinone. / John Giorno, jusqu'au 10 janvier au Palais de Tokyo, Paris. XVI, palaisdetokyo.com

IDEES & DEBATS

art&culture

Lettre à un (encore) jeune poète au Palais de Tokyo

Une expo sur un poète ? Le concept fait craindre l'ennui. Mais celle dédiée au poète culte de la contre-culture américaine, John Giorno, au Palais de Tokyo est remarquable. La proposition d'un genre inédit est due à la créativité et l'amour du commissaire de l'exposition, qui n'est autre que l'artiste Ugo Rondinone. Le Suisse de cinquante et un ans présente nombre de qualités, parmi lesquelles une curiosité pour l'art tous azimuts – il avait déjà été commissaire d'une expo en 2007 au Palais de Tokyo présentant son propre univers – et aussi un attachement très fort à son sujet.

Commissaire-compagnon

Car, dans la vie, il est le compagnon de John Giorno. Ce dernier n'est pas un poète comme on les imagine dans les manuels scolaires. Agé de soixante-dix-huit ans, ce familier du chantre de la « beat generation » William Burroughs et proche d'Andy Warhol à partir de 1962 porte toujours beau. Sa spécialité : les mots qui sonnent, les phrases qui claquent, les maximes qui fouettent les neurones. Ses sources d'inspiration ? Avec un regard très critique : la société américaine. Dans une quête d'harmonie : le bouddhisme. L'exposition est une véritable immersion dans un champ de mots conçu comme un grand hymne à l'amour. Giorno,

EXPOSITION
Ugo Rondinone :
I Love John Giorno
Paris, Palais de Tokyo.
Jusqu'au 10 janvier.
www.palaisdetokyo.com.

icône iconoclaste est quasiment déifié par son commissaire et conjoint. Evidemment, avant lui, Warhol l'avait filmé en plein sommeil pendant plus de cinq heures consécutifs pour son fameux film

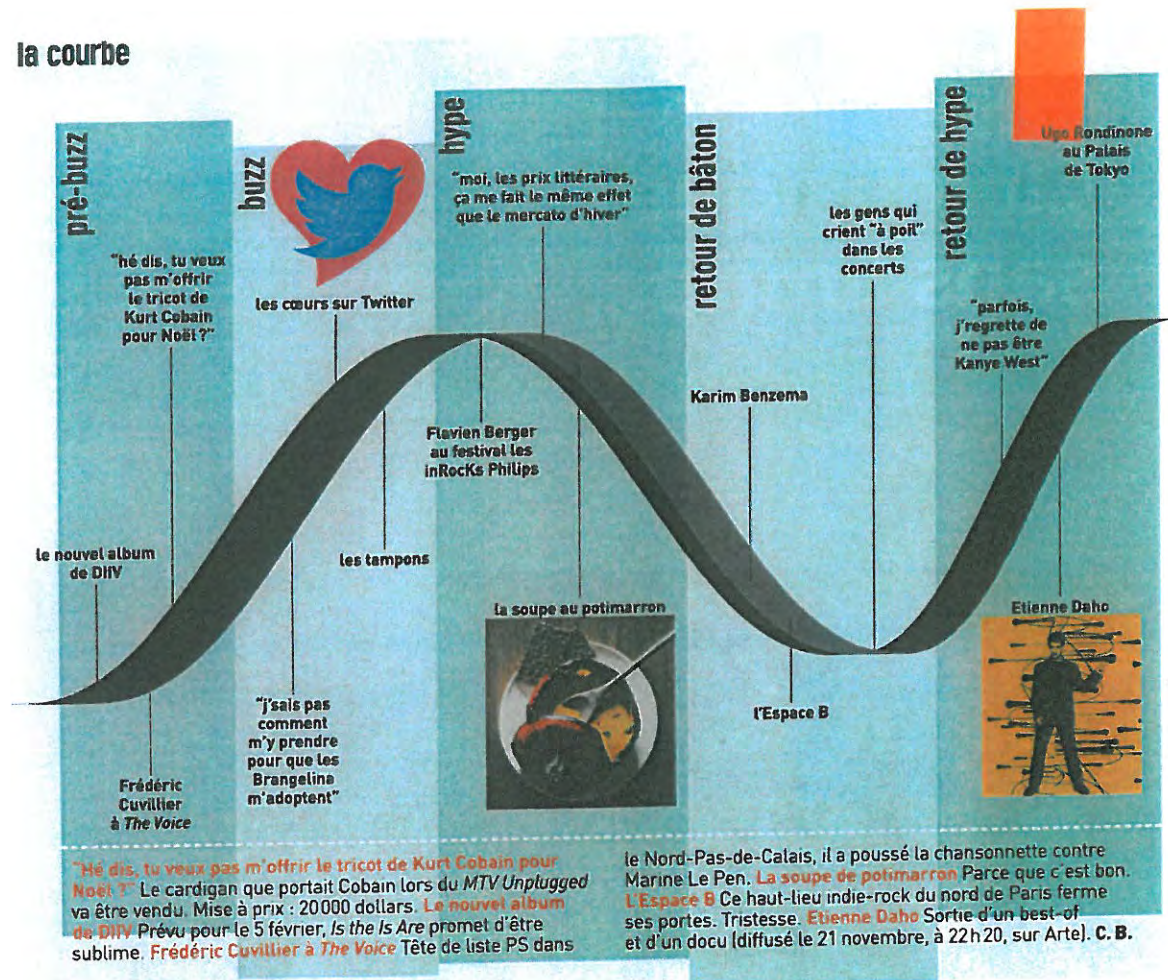
« Sleep ». La caméra était déjà fascinée.

Et récemment encore des artistes, bien plus jeunes que lui, l'ont portraituré comme on peut le voir dans l'exposition. C'est le cas d'Elizabeth Peyton (née en 1965), connue pour ses portraits de stars de la pop culture qui explique : « *Je voulais saisir la "johnité" douce et radicale de John.* » La « johnité » comme elle dit est perceptible dans une des plus belles salles de l'exposition composée de projections géantes et de petits écrans dans lesquels Giorno scande ses poèmes pieds nus mais en smoking blanc. L'immersion continue avec une étonnante et gigantesque salle tapissée de fac-similés multicolores des archives du poète sur lesquels sont posés des tableaux peints, tout aussi polychromes, de ses aphorismes. On y lit : « *It's not what happens, it's how you handle it* », « *Prefer crying in a limo to laughing on a bus* » ou encore « *Life is a killer* ». C'est certainement son haïku le plus célèbre. Au XVII^e siècle, on peignait des crânes qu'on appelait « Vanités ». Au XXI^e siècle, on inscrit sur la toile : « *La vie est meurtrière.* »

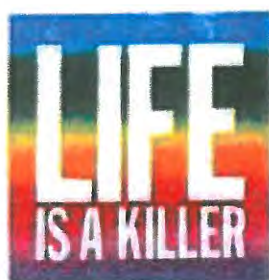
— Judith Benhamou-Huet

Les Inrockuptibles – 10/17 novembre 2015

la courbe



Grazia – 13/19 novembre 2015



**«Ugo Rondinone:
I ♥ John Giorno»**,
jusqu'au 10 janvier au
Palais de Tokyo, Paris.
On (re)découvre les
messages XXL de ce
proche d'Andy Warhol,

qui fit dialoguer pop art et poésie, dans cette
première rétrospective mondiale conçue par
l'artiste suisse Ugo Rondinone.



L'a(i)mant

John Giorno Ce poète américain, muse de tant d'artistes, jette un regard philosophe sur soixante ans de performances, d'amour et de littérature.

Si la vie est une œuvre. Mais ce n'est pas son œuvre : c'est celle de son amant, l'artiste suisse Ugo Rondinone. Pour John Giorno, poète américain qui avait mis en place, en 1968, un truc qui aurait dû devenir un service public, ce numéro vert diffusant de la poésie, appelé « dial-a-poem », pour cet homme aimé et amant de tant, Andy Warhol, Robert Rauschenberg, Jasper Johns, son compagnon Rondinone, star de l'art contemporain de trente ans son cadet, a imaginé, au Palais de Tokyo, une expo-somme, œuvre d'art totale. Son titre en résume le programme : « John Giorno ».

« Ugo est vraiment amoureux de John, et il en a avalé la vie entière, analyse son amie Nathalie de Saint Phalle, dont les parents, le poète sonore Bernard Heidsieck et la photographe Françoise Janicot, étaient très proches de Giorno. C'est l'historique d'un homme jeune, très coté et connu, qui tombe amoureux d'un homme plus âgé et moins connu, ce n'est pas si fréquent. Mais John le méritait. »

Toutes les vies le méritent, dirait Giorno. « Je suis comme tous les gens de 78 ans : qu'on ait pu faire, à cet âge-là, on a l'impression que sa vie compte, philosophe-t-il. En même temps, je vois aussi le vide de tout cela. »

Nous, on voit plutôt le plein : la création poétique et la performance, le militantisme politique à l'époque du Vietnam puis du sida, la déglutine de l'underground new-yorkais à ses grandes années, le compagnonnage avec ces grands disparus, Warhol, Burroughs. « John est le symbole d'une époque, un court moment dans les années 60 où une communauté d'artistes, de danseurs, de poètes a travaillé ensemble à créer la culture américaine moderne, analyse Rondinone. C'est l'un de ses derniers représentants. »

« Le dernier ? l'intéressé plisse les yeux. Hmm, je ne sais pas. Je crois que c'est Patti Smith, elle est plus jeune que moi. Mais, la question, c'est plutôt : "Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas une nouvelle génération qui a envie d'être comme Patti Smith ?" »

A 78 ans, il est encore beau comme à 20, tignasse blanche, silhouette d'ancien danseur, et toujours ce nez aquilin de César italo-américain. Il est pose, parle avec autant de douceur qu'il a de verve dans ses extraordinaires performances (des « danses sur place », disait Heidsieck), et garde les paumes ouvertes, comme pour recevoir tout ce que la vie pourrait encore lui balancer, le bon comme le mauvais.

L'expo, ce n'est pas son testament. Ou plutôt : son testament

est dans l'expo, un poème qu'il a écrit pour ses 70 ans, intitulé *Thank 4 Nothing* (« merci pour rien »). Il y remercie les amis qui l'ont trahi, l'Amérique qui ne l'a pas soutenu, le problème de dépression qui lui donna envie de se suicider chaque jour. Mais il nous y offre, aussi, ses bonnes et mauvaises habitudes, et surtout ses amants, « *Innombrables amants d'une sensualité fabuleuse/et sans limite/à l'âge d'or/de la promiscuité... Puisse-t-ils tous venir ici maintenant/et vous faire l'amour/si vous le voulez.* »

« John n'a pas peur de la mort, il évite ce grand désastre, résume son vieil ami l'artiste Jean-Jacques Lebel. C'est un bouddhiste pratiquant, même si il ne fait chier personne avec. »

Lorsqu'il était adolescent, Giorno décida de devenir poète. « C'était l'après-Seconde Guerre mondiale. Aux États-Unis, tous les parents pensaient que leur enfant pouvait devenir président. J'ai dit aux miens que je voulais être poète, ils m'ont dit : "Mais bien sûr, on te soutiendra !" » raconte-t-il en riant. Et ils l'ont fait. Sa mère, modeste, son père, « intellectuel », lui ont permis de vivre comme il l'entendait. « Mais, il a toujours vécu extrêmement chichement, allant partout à vélo, toujours là où c'était moins cher », précise Françoise Janicot. Aujourd'hui, ses trois lofts sur le Bowery, à New York, ancien quartier crasseux devenu si cool, dont le sous-sol était le « bunker » de Burroughs, pourraient en faire un millionnaire. À la place, il y accueille ses amis de passage,

et, au nouvel an, des maîtres tibétains et leurs élèves pour une cérémonie du feu.

C'est la lecture de *Howl*, d'Allen Ginsberg, à sa sortie en 1956, qui l'orienta vers la poésie d'avant-garde. Puis, la fréquentation de Warhol, Johns et Rauschenberg, le met sur la voie de la poésie « trouvée ». Il s'empare d'expressions de la langue populaire, comme les artistes pop de boîtes de soupes et de romics. Lorsque Warhol le plaça (« je fus sa première superstar, et le premier dont il s'est débarrassé »), Giorno s'acquitte aussi sec avec

- 1936 Naissance à Brooklyn
- 1966 Sortie de *Howl*, d'Allen Ginsberg.
- 1962 Rencontre Andy Warhol.
- 1968 Rencontre William Burroughs.
- 1971 Rencontre son maître Dudjom Rinpoche.
- 1997 Rencontre Ugo Rondinone.
- 18 novembre 2015 Performance au Palais de Tokyo.

Burroughs et le poète-performer Brion Gysin. Il fait ses premiers trips au LSD, découvre le militantisme politique. Il se met à emprunter aux techniques des studios d'enregistrement pour dépoussiérer la poésie, et crée Giorno Poetry Systems, pour éditer des disques de poésie (avec, entre autres, Ginsberg, John Cage, Laune Anderson, Patti Smith...). Il faudrait l'avoir entendu au moins une fois avant de le lire, sa poésie plus performative que littéraire, le vers scindé, un miroir des couches de voix superposées de ses disques. La petite déflation de ses poèmes dans le monde des lettres new-yorkais de l'époque, c'est *Pornographic Poem*, écrit cinq ans avant les émeutes de Stonewall : « *Deux/grosses et grasses/pines cubaines/dans mon cul/en même temps.* »

Dans la deuxième salle de l'expo, on peut feuilleter sa vie : tout ce qu'il garde depuis 1965 est exposé. Au hasard : coupures du *New York Times*, programmes de rencontres de poésie, ouvertures de *Gay Sunshine* (« le journal de la libération gay »), flyer de levée de fonds pour son maître tibétain, Dudjom Rinpoche. Et les photos : lui, en polo blanc, au Chelsea Hotel shooté par Burroughs, lui, avec sa mère en vacances à Atlantic City, lui, dans *Sleep* (1963), le film marathon d'Andy Warhol, où on le voit dormir pendant près de six heures en gros plan (« le tournage a été facile, je n'ai fait que dormir »). Tout a été mis sur le même plan, déglutine, création, famille.

Ce n'est même pas lui qui a fait le tri. « Il y a des photos de voisins de mes parents. Je me suis demandé pourquoi ! Puis, je me suis dit que c'est ça, une photo de la vie : les gens qu'on croise tous les jours. »

Au fil de l'expo, on découvre aussi combien Giorno a inspiré d'artistes, qui recherchaient peut-être là un compagnonnage avec Warhol. La fine fleur de l'art contemporain : l'Américaine Elizabeth Peyton, le Thaïlandais Rirkrit Tiravanija, le Français Pierre Huyghe. « John a collectionné les gens, il a rencontré son époque, partout dans le monde » (Nathalie de Saint Phalle, encore). Il est la plus grande muse des soixante dernières années. ◀

Par **ÉLISABETH FRANCK-DUMAS**
Photo **JÉRÔME BONNET**

Figaro.fr scope – 18 novembre 2015

Une visite éclair au Palais de Tokyo

Dans l'immensité des salles de ce temple de l'art contemporain, qui affiche toujours une programmation foisonnante, difficile parfois d'y trouver son bonheur en un temps compté. Après une introduction générale, un médiateur culturel vous fait découvrir l'une des expositions en cours en une demi-heure chrono. De quoi apprécier - dans les grandes lignes - la belle déclaration d'amour d'Ugo Rondinone à John Giorno (à voir jusqu'au 10 janvier).

Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (XVI^e). Tj sf mar., toutes les heures de 12h à 22h. Gratuit sur présentation du billet d'entrée. Durée: 30 min.

culture match/art

JOHN GIORNO ENVERS ET CONTRE TOUS

Poète et artiste underground, il fut la muse d'Andy Warhol et de William Burroughs. Aujourd'hui, c'est Ugo Rondinone qui s'en inspire pour lui rendre hommage au Palais de Tokyo.

PAR ELISABETH COUTURIER

C'est une icône de la contre-culture américaine d'après-guerre. Un des derniers rescapés de l'époque rock'n'roll. Un poète et artiste performeur, ancêtre des rappeurs et des slammeurs. Depuis toujours, John Giorno martèle les phrases et clique les mots. « Déjà, gamin, je faisais du slam sans le savoir, raconte-t-il, et je me suis produit tant de fois... Donc, peut-être que ça m'a inspiré d'autres. »

Le rencontrer c'est avoir en face de soi l'ex-muse d'Andy Warhol, l'ami de Jasper Johns, l'épouse de l'écrivain William Burroughs dont il partagea longtemps la vie. Irrésistible, John Giorno ? Et comment ! Son compagnon depuis dix-huit ans, Ugo Rondinone, l'une des stars de l'art contemporain, lui consacre, au Palais de Tokyo, en guise de lettre d'amour, une remarquable rétrospective. En huit chapitres, via des films, des archives, des mandats amis, le visiteur suit le labyrinthe d'une existence placée sous la double influence de la culture pop américaine et du bouddhisme. Un cocktail détonnant qui semble avoir protégé l'artiste des conséquences néfastes de ses excès passés. En ouverture, un portrait sous forme de projection... pieds

nus, en costume blanc sur fond noir, Giorno danse sur place. Avec son phrasé synopé typique, il débite une drôle de litane intitulée « Thank « Nothing » (merci pour rien), un long poème composé en 2006 à l'occasion de son 70^e anniversaire, repris ici, à l'aube de ses 80 ans.

Extrait : « Merci d'exploiter mon ego égoïste et de faire de moi une vedette pour votre profit... merci pour toutes les saloperies... puisiez-vous fumer un joint avec William... Bob, Jasper, Ugo... que tous mes autres amants innombrables, d'une sexualité fabuleuse et sans limite... puissent-ils tous venir ici pour vous faire l'amour. » C'est direct et sans filtre. Comme les Mémoires qu'il écrit depuis vingt ans et qui, selon son ami Jean-Jacques Lebel, feront l'effet d'une bombe lorsqu'ils sortiront. Giorno y privilégie les anecdotes privées plutôt salées, où il est question d'un certain Andy doté d'une queue de Slovaque.

Silhouette mince et sourire éclatant, l'artiste dégage une grande sérénité. La méditation qu'il pratique au quotidien est pour lui le meilleur moyen d'éviter le vieillissement précoce. On l'interroge sur cette époque où tout était permis : « Pour moi, ces années ont été un grand succès, dans le sens où elles ont changé la culture et où elles se sont fondées dans notre temps. Finalement, les poètes et écrivains de la Beat Generation ont eu un effet très profond sur la société. Et c'est ce qu'on

voulait : changer les choses. » Au demeurant, peu de gens se sont trouvés comme lui au cœur du réacteur : « C'est vrai, dit-il. Au début des années 1960, j'ai eu la chance de rencontrer Allen Ginsberg, Bruce Gysin ou William Burroughs, mais aussi de nombreux artistes d'avant-garde tels Jasper Johns, Robert Rauschenberg, John Cage, Trisha Brown et surtout, Andy Warhol. Tous ont eu une grande influence sur mon écriture. » Fasciné par le principe de la libre appropriation d'images déjà existantes, Giorno commence à écrire des poèmes avec des phrases et des mots glanés à droite et à gauche dans les publicités, les magazines ou la télévision. Il veut sortir la poésie de son ghetto, la rendre accessible au plus grand nombre. Il peint des flyers avec des aphorismes et fait winguer en 1968, il crée « Dial-a-Poem », une œuvre qui permet à n'importe qui, en composant un simple numéro, d'écouter un poème par téléphone. Un succès phénoménal : plus de 1 million d'appels !

Autre initiative remarquable : la création de Giorno Poetry Systems, une association à but non lucratif qui fera de lui un acteur majeur de la vie artistique underground new-yorkaise. Il devient producteur, diffuseur et promoteur de plus de 50 disques et albums de 150 artistes, musiciens, poètes, dont Frank Zappa, Debbie Harry, William Burroughs et Philip Glass. Il récolte également des fonds pour payer les cautions d'amis arrêtés pour détention de stupéfiants et, dans les années 1980, il vient en aide à ses proches, atteints du sida. Il héberge aussi, régulièrement, des moins fortunés persécutés par le régime chinois.

Un jour, Warhol, avec lequel il habite, lui déclare : « Je veux faire un film de toi en train de dormir ! » Résultat : Giorno devient la star unique d'un film culte, « Sleep », un long-métrage, catégorie film expérimental, le montrant durant cinq heures, en gros plan, les yeux clos ! L'art et la vie déjà confondus et une notion du temps élastique en phase avec la prise de substances hallucinogènes. Sur ce thème, il encre, John Giorno n'use pas de péri-

phrases, il dit : « J'ai pris mes 34 premiers trips de LSD - des bons gros trips - 34 en seulement quatre mois, avec Brian [Cysin], principalement à l'hôtel Chelsea. » Pas de quoi perdre les pieds, selon lui. Inoubliable, John Giorno ? Sans l'ombre d'un doute ! ■



En haut, une des salles de l'exposition avec des aphorismes de John Giorno. Ci-dessus, « You Got to Burn to Shine », fait sur toile, 2010.

En haut, une des salles de l'exposition avec des aphorismes de John Giorno. Ci-dessus, « You Got to Burn to Shine », fait sur toile, 2010.

En haut, une des salles de l'exposition avec des aphorismes de John Giorno. Ci-dessus, « You Got to Burn to Shine », fait sur toile, 2010.

En haut, une des salles de l'exposition avec des aphorismes de John Giorno. Ci-dessus, « You Got to Burn to Shine », fait sur toile, 2010.



En haut, une des salles de l'exposition avec des aphorismes de John Giorno. Ci-dessus, « You Got to Burn to Shine », fait sur toile, 2010.

Ugo Rondinone - JOHN GIORNO
10 janvier 2016

Grazia – 20 novembre 2015

BON GIORNO

PREMIÈRE EXPOSITION AU PALAIS DE TOKYO DE L'ŒUVRE DU POÈTE AMÉRICAIN JOHN GIORNO. ELLE A ÉTÉ CONFIÉE À SON HOMME, L'ARTISTE SUISSE UGO RONDINONE. QUI MIEUX QUE LUI POUR NOUS FAIRE AIMER SA LANGUE? Par Léa CHUVEL-LÉY

John Giorno est possédé par une idée haute de la poésie, qu'il étend partout hors du cadre classique d'une page de livre. Pour ce septuagénaire (en bomber !), amant et sujet des films d'Andy Warhol, enfant naturel de la Beat Generation, il faut démythifier la poésie, et faire en sorte qu'elle s'empare de l'espace public.

Il la placarde sur les murs (pour l'inoculer au plus grand nombre) ou la met en scène. De la première salle, immense et noire, où il se livre à une performance filmée en smoking, jusqu'à la cabane où il déclame un poème sonore déchirant en usant du fameux cut-up (montage de textes trouvés, initié par William Burroughs), l'exposition bouleverse les codes. En manque en sortant du parcours ? Composez le 0800 106 106. Dans l'oreille se glissera un poème extrait de sa pièce sonore de 1968, *Dial-A-Poem*.

EXPO

HEAVIER THAN HEAVEN

ÉVÉNEMENT

Les lieux culturels espèrent une reprise

Très touchés encore cette semaine, musées et salles de concerts ne baissent pas le rideau et renforcent la sécurité.

Martine Robert
mrobert@lesechos.fr

Centre d'art accueillant concerts et expositions, le Palais de Tokyo est un bon baromètre du climat dans les lieux de culture après les attentats. « Nous avons bien sûr renforcé la sécurité en utilisant des détecteurs de métaux, contrôlé les quais de déchargement, étendu le plan Vigipirate à nos concessionnaires », souligne Julie Narbey. La directrice générale déléguée ne s'en cache pas : la fréquentation a baissé. « Lundi, nous avons eu très peu de monde. En revanche, la performance de l'artiste américain John Giorno devant 300 personnes mercredi a bien fonctionné », explique-t-elle. Si du côté des événements d'entreprises, on ne constate pas d'annulation notable, l'inquiétude est de mise pour les restaurants du Palais, qui drainent une clientèle en partie touristique.

Même constat de la part de Michel Landel, le directeur général de Sodexo, groupe qui détient le Lido, cabaret parisien à la clientèle très largement étrangère. « Nous avons fermé trois jours et notons pas mal d'annulations », déplore-t-il.

Chez Culturespaces, qui gère 14 sites, le patron, Bruno Monnier, observe « une baisse de 35 % sur les expositions temporaires,

au musée Jacquemart-André par exemple, mais, en revanche une fréquentation identique dans les lieux patrimoniaux comme les arènes de Nîmes ».

Manque à gagner

Au Centre des Monuments nationaux, les lieux sensibles déplorent un manque à gagner important puisque l'Arc de Triomphe n'a rouvert que jeudi et le Panthéon mercredi. Au musée du Quai Branly, on note « une baisse significative » des visiteurs. Au Grand Palais, au musée du Luxembourg, les entrées ont chuté lundi mais semblent se redresser.

Jean-Marc Dumontet, patron de plusieurs théâtres, se veut confiant. « Après une chute de 40 % de la fréquentation dimanche au Théâtre Antoine, on n'observait hier une légère diminution de 2-3 % sur la billetterie mercredi. Quand je regarde les réservations à venir sur cette salle et sur le Grand Point Virgule, je suis à 50-60 % par rapport à la normale, ce qui n'est pas si mal. Cela me fait dire que les affaires reprennent et que l'on est sur la bonne voie », souligne-t-il.

Cette confiance ne fait toutefois pas l'unanimité. Gérard Collomb vient d'annuler la Fête des lumières, censée commencer le 8 décembre. « Une décision de sagesse », a déclaré le maire de Lyon. Durant quatre

jours, 3 millions de touristes étaient attendus. L'équivalent de plus d'un mois de chiffre d'affaires pour les commerçants et les hôteliers. ■

Annulation de la Fête des lumières à Lyon : 3 millions de touristes y étaient attendus.

Le Quotidien de l'art – 23 novembre 2015

LE QUOTIDIEN DE L'ART



LUNDI 23 NOVEMBRE 2015 NUMÉRO 948

UGO RONDINONE REND
HOMMAGE À JOHN GIORNO
PALAIS DE TOKYO ▶ [page 7](#)



17 TABLEAUX VOLÉS
AU MUSEO
DI CASTELVECCHIO
À VÉRONE ▶ [lire page 2](#)



LE CABINET D'AVOCATS
LINKLATERS LANCE
SA FONDATION D'ENTREPRISE
MÉCÉNAT ▶ [page 9](#)



VENTE BERNHEIMER :
SOUVENIRS D'UN EMPIRE
ALLEMAND
SOTHEBY'S ▶ [page 10](#)

WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM

2 euros

**UGO RONDINONE REND
HOMMAGE À JOHN GIORNO
PALAIS DE TOKYO > page 7**



EXPOSITION

I LOVE JOHN GIORNO - Palais de Tokyo, Paris -
Jusqu'au 10 janvier 2016

Ugo Rondinone rend hommage à John Giorno au Palais de Tokyo

L'artiste Ugo Rondinone rend un superbe et vibrant hommage au poète John Giorno au Palais de Tokyo, à Paris. *Par Roxana Azimi*



Vue de l'exposition
« Ugo Rondinone :
I ♥ John Giorno »,
Palais de Tokyo.
Photo : André Morin.
Courtesy de l'artiste.

l'occasion sur papier A4 mêlée à ses poèmes visuels. C'est aussi, incidemment, une leçon de vie, de « *vie magnifique* », pour reprendre la formule de Jean de Loisy paraphrasant René Crevel, de survie, aussi, d'un homme qui s'est frotté à de nombreux corps, butiné à tous les stupéfiants, mené sa petite révolution sans en faire un plat. Un artiste d'artiste, que certains viennent visiter en oracle, comme le rappellent les portraits de Verne Dawson ou Elizabeth Peyton.

Pour les plus paresseux, nul besoin de parcourir tout l'accrochage pour prendre la mesure d'un personnage simple et hors du commun à la fois, tour à tour l'amant et muse de Warhol, Robert Rauschenberg et Jasper Johns, immortalisé en 1963 dans le célèbre film *Sleep*, revisité en 1998 par Pierre Huyghe. Pour bien le cerner, il suffit de regarder *Thanx 4 nothing*, un film que Rondinone a réalisé à partir d'un poème

autobiographique que Giorno a rédigé en 2006 pour son soixante-dixième anniversaire. À 78 ans passés, John Giorno reste une bête de scène, dont l'énergie le dispute à la sérénité. Tout est dit dans ce film-poème de ses amis, ses amours, ses emmerdes. Le tout avec juste ce qu'il faut d'ironie, l'air de pas y toucher : « *De gros câlins aux amis qui m'ont trahi, chaque ami est devenu un ennemi, tôt ou tard, de profonds baisers à mes amours qui ont échoué, je suis ravi que vous soyez des aspirateurs avalant tout dans vos sacs dégoûtants, vous n'êtes rien d'autre que le reflet de mon âme* ». Bouddhiste depuis les années 1970,

À 78 ANS PASSÉS,
JOHN GIORNO
RESTE UNE BÊTE DE
SCÈNE,
DONT L'ÉNERGIE
LE DISPUTE
À LA SÉRÉNITÉ

— En ces temps troublés, où le cœur n'est pas forcément à visiter des expositions, il en est une qui devrait réjouir les plus abattus : « I love John Giorno ». Vous connaissiez les romans d'amour ? Bienvenue dans l'exposition d'amour. Construite en huit chapitres, « I love John Giorno » est un cadeau que l'artiste suisse Ugo Rondinone offre à son compagnon, le poète américain John Giorno. Un présent qu'il donne aussi au public parisien auquel il livre l'étendue de ses archives, numérisées et reproduites pour



Vue de l'exposition « Ugo Rondinone : I ♥ John Giorno », Palais de Tokyo.
Photo : André Morin. Ugo Rondinone, *Thanx 4 Nothing*, installation vidéo (noir et blanc), 14 min, 2015. Courtesy de l'artiste. Copyright Ugo Rondinone.

UGO RONDINONE
REND HOMMAGE
À JOHN GIORNO
AU PALAIS
DE TOKYO

GIORNO COMPOSE
DEPUIS 1962
SES POÈMES À PARTIR
DE PHRASES GLANÉES
DANS LES JOURNAUX
QUI, SORTIES
DE LEUR CONTEXTE,
PRENNENT UN TOUR
MÉTAPHORIQUE,
TRAGIQUE,
OU OBSCÈNE

SUITE DE LA PAGE 07 comme le rappelle un ensemble d'œuvres tibétaines prêtées par le musée Guimet, Giorno n'en est pas moins lucide. Il le sait, c'est un privilégié, qui a pu mener sa barque sans se soucier d'argent, a survécu aux années sida et aux mauvais trips en y laissant quantité d'amis. « *Life is a killer* », écrit en lettre capitale ce dépressif joyeux, qui remercie « *d'avoir comme une envie de suicide chaque jour de ma vie* ».

La poésie, l'Italo-Américain s'y est attelé dès l'âge de 14 ans. La poésie moderniste alors en vogue, très peu pour lui. Il préfère biberonner aux écrits de Jack Kerouac avant de tomber en transe à la lecture du cri libertaire du *Howl* d'Allen Ginsberg. Giorno compose depuis 1962 ses poèmes à partir de phrases glanées dans les journaux qui, sorties de leur contexte, prennent un tour métaphorique, tragique, ou obscène. On pense y voir une influence de Dada ou Duchamp ? Méprise. Car John Giorno ne s'accroche pas aux fantômes. « *J'ai étudié Dada et Duchamp à l'école, mais ce ne sont pas des influences, explique-t-il. Ce qui m'influçait, c'était des gens vivants, des gens de chair, plein d'énergie* ». Des gens comme les artistes du pop art.

Sauf que Giorno est plus radical qu'eux, écrivant en 1964 ses premiers poèmes pornographiques. « *Ils étaient tous gay, mais ils n'auraient jamais représenté un homosexuel dans leurs œuvres* », raconte-t-il. Frère d'armes de la Beat Generation, qu'il considère rétrospectivement comme une impasse – « *c'était des poètes lyriques, désuets* » –, proche surtout de William Burroughs, Giorno braconne aussi du côté de Fluxus. Comme son ami le Français Bernard Heidsieck décédé l'an dernier, il arrache le poème à la page en se livrant à des performances. Le verbe se prolonge à partir de 1968 dans des sérigraphies de phrases simples mais efficaces. « *Tous les poètes m'ont détesté quand j'ai fait des images alors que les artistes m'ont soutenu* », remémore

Giorno. La même année, c'est le coup de génie avec *Dial-a-Poem*, service téléphonique offrant des poèmes au bout du combiné. Succès immédiat : en une semaine, 15 000 personnes s'y connectent. Une expérience qui ne devait durer que six semaines s'étend sur sept mois. « *Les gens appelaient à 9 heures, à peine ils avaient commencé le travail, ça chutait, puis ça reprenait vers 10 h 30 à la pause-café, remémore John Giorno. À 14 heures, ça reprenait encore, puis vers 20 heures et ensuite à 4 heures du matin. Cela accompagnait la vie des gens* ». Dans notre monde de brutes, ce service poétique, que le Palais de Tokyo met à disposition des visiteurs, est à écouter sans modération [en appelant le 0800 106 106]. C'est aussi sans la moindre modération que l'artiste Verne Dawson regarde John Giorno. Depuis douze ans, il ne cesse de parfaire un portrait initié en 2003. « *Il a été plus pâle, plus bronzé, plus jeune et plus vieux, sur fond de ciel bleu, contre un mur ocre, avec des plantes, sans les plantes, avec des plantes de nouveau, etc.*, raconte-t-il. *Se pourrait-il qu'il soit achevé ? Non en aucun cas* ».

I LOVE JOHN GIORNO, jusqu'au 10 Janvier 2016, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, www.palaisdetokyo.com



Vue de l'exposition « Ugo Rondinone : I ♥ John Giorno », Palais de Tokyo. Photo : André Morin. Courtesy de l'artiste.

La List – 24 novembre 2015



En 1968, John Giorno, ex-muse d'Andy Warhol et ex-amant de Willima S. Burroughs, crée l'œuvre *Dial-A-Poem*, un numéro vert où un inconnu ne vous offre pas des fleurs mais un moment de poésie. Dans le cadre de l'exposition UGO RONDINONE : I ♥ JOHN GIORNO au Palais de Tokyo, la hotline vient d'être étoffée et remise en ligne jusqu'au 10 janvier prochain. Jean-Paul Sartre, Antonin Artaud ou encore Brigitte Fontaine... les voix et les poèmes sélectionnés par l'artiste sont réunis pour prêcher la bonne parole poétique. On a testé, on vous le confirme, c'est une bonne minute à perdre : 0800 106 106

Stylist – 26 novembre 2015



AIMER COMME DANS UN FILM FRANÇAIS

Il y avait les bars à chats, il y a désormais les refuges pour âmes égarées : les trois expositions du Palais de Tokyo version A-H 2015/16 débordent d'amour. Un peu comme ce personnage de Desplechin qui demande si e quelqu'un t'a déjà aimé plus que sa vie », le Suisse Ugo Rondinone frise l'envoie de colombes dans l'expo qu'il consacre à son amoureux, le poète John Giorno, légende vivante de la beat generation et adepte des formules qui claquent (« je préfère pleurer dans une limousine que rire dans un bus »). La Française Matarie Matranga en fait un lit encore tout défilé des amours de la veille, quand le performeur islandais Ragnar Kjartansson, star en puissance, fait jouer une scène de première rencontre à un couple d'acteurs dans un décor de maison de poupées que ne rateraient pas les animateurs de Disney. Est-ce que quelqu'un t'a déjà aimé plus que sa vie ? Le Palais de Tokyo, en tout cas, en a très envie. M.C. Ugo Rondinone : *John Giorno*; Ragnar Kjartansson, *Seul catal qui connaît le cœur*; Matarie Matranga, *Paris*. Palais de Tokyo, 2, avenue du président Wilson, Paris-16^e, jusqu'au 30 janvier.

Le Journal des Arts

L'ACTUALITÉ DE L'ART ET DE SON MARCHÉ À TRAVERS LE MONDE

5,90 € EN VENDREDI SUR DEUX Numéro 445 Du 27 novembre au 10 décembre 2015 www.lejournaldesarts.fr



La directrice des publics du ministère de la Culture, Jacqueline Eidelmen, fait porter les chiffres

Entretien page 4



Ugo Rondinone rend un hommage émouvant et brillant à son compagnon John Giorno au Palais de Tokyo

Exposition page 18

Ernesto Sartori assemble à la galerie Marcelle Aïx des objets qui définissent un territoire

Entretien page 19



Les centres d'interprétation en quête de notoriété



Le DAM du château de Sainte-Suzanne, © Conseil départemental de la Mayenne

La trentaine de centres d'interprétation d'architecture et du patrimoine répartis dans toute la France est très mal identifiée par le public et les élus. Complexes à mettre en œuvre, ces équipements de médiation sans collection, sont moins nombreux qu'ils ne devraient l'être. Conscient de ces problèmes, le ministère de la Culture prépare une nouvelle édition de leur guide de réalisation, moins contraignante que la version de 2007.

Pages 12 et 14

Régionales 2015, la culture sous tension



La fusion des régions et la montée du Front national constituent de forts enjeux pour la culture. La campagne électorale, mise en sourdine après les attentats, s'y intéresse modérément. Pages 6 à 9

La France endeuillée regarde aussi Palmyre

Après les attentats qui ont ensanglanté Paris le 13 novembre dernier, la culture compte ses victimes. Mais elle se préoccupe aussi de lutter contre le trafic archéologique et garder la mémoire de Palmyre. À l'Unesco, François Hollande a repris le 17 novembre à son compte plusieurs des propositions d'un rapport qu'il a commandé au président du Louvre sur ces thèmes.

Page 3

Les salons dans le chaos des attentats

Paris Tableau et Paris Photo ont dû fermer leurs portes plus tôt que prévu en raison des risques d'attentats. Le salon de la peinture ancienne rejoindra l'an prochain la Biennale des antiquaires. La 19^e édition du salon de la photo, qui s'annonçait être l'une des meilleures, doit maintenant gérer le dossier des indemnisations.

Page 24

Les grandes ventes de New York s'assagissent

En dix jours, Christie's et Sotheby's ont dispersé à New York pour plus de 2 milliards de dollars de tableaux. Un résultat solide, mais inférieur aux prévisions et aux ventes de mai dernier, les acheteurs étant plus sélectifs. Modigliani et Picasso ont dopé les ventes d'art impressionniste et moderne qui font jeu égal, une fois n'est pas coutume, avec l'art contemporain.

Pages 26 et 27

SARAH TRITZ

DIABOLO
MÂCHE UN CHEWING-GUM SOUS LA PLUIE
ET PENSE AU CUL

24 NOVEMBRE - 9 JANVIER

FONDATION
D'ENTREPRISE
RICARD

www.fondation-entreprise-ricard.com



L 11205 486 F 0,00 €

ISSN 0954-3754 - 3-2015-9-31 125 - LANGUE FRA FRANÇAIS - A 01041974 - 01041974 - 01041974 - 01041974 - 01041974 - 01041974 - 01041974 - 01041974

Création

Monographie John Giorno ou l'ode à la vie

Au Palais de Tokyo, Ugo Rondinone célèbre le poète américain, figure majeure de la scène underground américaine des années 1960, dans une exposition où se confondent avec subtilité vie et art



Vue de l'exposition « Ugo Rondinone : l'ode John Giorno », Palais de Tokyo, Paris. © Photo : André Basso, Courtesy Palais de Tokyo

PARIS ■ Elles passent subrepticement et vous glissent une feuille de papier dans la main. Arpentant en patins à roulettes les salles du Palais de Tokyo, à Paris, ces jeunes filles ne sont pas des médiatrices qui auraient trouvé là un mode de déplacement permettant de composer avec l'ampleur des lieux, mais des participantes à la réactivation d'une performance de John Giorno qui, en 1968, dans le cadre d'une action collective, distribuait aux passants des poèmes dans les rues de New York (*Street Works*). L'art lié à la vie bien entendu, pour ce chantre d'une poésie radicale et sonore, dont les slogans souvent couchés sur toile claquent aussi sûrement que ce qu'ils sont précis : « *Life is a Killer* » (La vie est meurtrière), « *It's Not What Happens It's How You Handle It* » (L'important n'est pas ce qui se passe mais ce que tu en fais) et tant d'autres... « *I Love John Giorno* » n'est pas seulement – et c'est en cela qu'elle est forte – une exposition d'un acteur capital de la contre culture américaine. Conçue par Ugo Rondinone dont il partage la vie depuis 1997, elle est une déclaration d'amour et d'admiration, mais surtout la célébration d'une expérience de vie qui n'est pas seulement donnée à voir, mais également à ressentir.

Performance poétique

En véritable maître des atmosphères qui, avec un rien de mélancolie vous enveloppent, l'artiste suisse parvient, dès la première salle, à capturer et captiver le spectateur avec une installation pensée pour *Thanx 4 Nothing*, un poème écrit par Giorno en 2006 pour fêter ses 70 ans. Plongée dans le noir, s'y fait entendre une

petite musique vite entêtante, juste ce qu'il faut pour instiller une ambiance qui confine à l'intime. Le poète s'adresse à l'audience sur des écrans géants et de petits moniteurs répartis tout autour, en alternant gros plans et prises en pieds, vêtu d'un élégant smoking mais arpentant pieds nus la scène d'un théâtre... la contre-culture toujours. Il y déclame avec ce phrasé et cette gestuelle qui n'appartiennent qu'à lui une vie d'amour et de débauche, d'amitiés et de rivalités, de rencontres, d'excès et de création.

Si la salle consacrée au cinéma et au film amateur, qui notamment redonne à voir le *Sleep* (1963) d'Andy Warhol (dont Giorno fut le modèle et l'amant), est fort belle, l'espace le plus spectaculaire tient dans la courbe du Palais, dont les murs ont été recouverts de milliers de documents photocopiés sur des feuilles aux couleurs de l'arc-en-ciel. Dans un déroulé parfaitement chronologique de près de 12 000 documents, c'est la totalité des archives du poète qui se livrent, de même que dans des classeurs, année par année. Une histoire américaine, une histoire culturelle, une histoire familiale s'y entremêlent, permettant de replonger aux sources de ce que furent l'essence et la nature de l'underground artistique, en même temps que le témoignage d'une vie.

Car par-delà les innovations sémantiques et formelles (Giorno fut notamment l'inventeur, en 1968, du mythique *Dial-A-Poem*, permettant de choisir et d'écouter de la poésie au téléphone) partout frappe ce lien

très fort entre l'œuvre et l'intime. Consacrer une pleine salle au bouddhisme, dont John Giorno est adepte depuis 1956, ne relève ainsi pas de l'anecdote ou d'une intrusion dans une philosophie personnelle, mais éclaire sur un mode de vie et de pensée qui touche également la création. Ce que confirment des déclarations de l'intéressé : « *Quand on est bouddhiste, on travaille la méditation de l'esprit, et avec l'entraînement, on l'habitue à prendre conscience du vide de sa nature. Étrangement, c'est ainsi que je fais des poèmes ! C'est sans doute cette capacité progressive à voir ce qui jaillit de l'esprit, comment les choses émergent et quelle est leur nature, qui rend le bouddhisme si séduisant pour les poètes.* » Dresser face à face l'autel personnel du poète et la copie en bronze hyperréaliste par Rondinone de sa cheminée, devant laquelle chaque année se déroule une cérémonie du feu (*Still Life*, 2007), replace parfaitement ce complet entrelacement de l'art et de la vie, qui dure depuis plus de cinquante ans.

UGO RONDINONE : I LOVE

JOHN GIORNO, jusqu'au 10 janvier, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com, tij sauf mardi midi-minuit, entrée 10 €. Magazine *Palais*, n° 22, « *I Love John Giorno* », 217 p., 15 €.

Frédéric Bonnet

UGO RONDINONE : I LOVE JOHN GIORNO

→ Commissariat : Ugo Rondinone, Florence Ostende
→ Nombre d'œuvres : 300 œuvres, près de 12 000 documents d'archives et 400 pistes sonores

PARIS

Le poète au hashtag

John Giorno, jeune poète de 78 ans, ami d'Andy Warhol, Robert Rauschenberg et William Burroughs, n'en finit pas de vivre en poésie. Depuis la fin des années 1960, il la déclame en public ou au bout du fil, *Dial-A-Poem* (n'hésitez pas à vous saisir du combiné pour écouter des poèmes). Il la peint sur des toiles tendues sur châssis, *Poem Paintings*. Et, désormais, il délivre avec succès ses slogans poétiques sur Instagram (#johngiorno). Un bel hommage mis en scène par son compagnon, l'artiste

suisse Ugo Rondinone.

« I Love John Giorno », au Palais de Tokyo, à Paris. Jusqu'au 10 janvier. www.palaisdetokyo.com

Pochette de l'album *Raspberry*, poésie sonore de John Giorno (1967).



John Giorno / Ugo Rondinone, The Men We Love

Introduction

et propos recueillis par Yamina Benai
Photos Raphaël Lugassy

Présent debout. Hier et maintenant. Plus que jamais. John Giorno, 78 ans, fils de l'immigration italienne établie à New York City, a traversé les décennies. Sans jamais entrer dans le rang. En filiation directe avec la Beat Generation, abreuvé de contre-culture, dans une Amérique alors (encore ? toujours ?) si pleine de ségrégation, de suprématie blanche, de diktats des valeurs familiales, de conformisme social, d'homophobie. Giorno devient héraut contestataire, fondateur d'un genre poétique : le *sound poem*. Survivant de tous les excès, il est un inclassable ferrailleur

de la langue... "*Whatever happens, it's part of the trip*". La concision de l'anglais, l'implacable acuité de la vision du poète. Un combattant par la voix : la sienne, et celle de centaines de poètes américains et européens dont il a rassemblé les textes dits, offerts en objets d'écoute active, de réflexion, de soutien à des centaines de milliers d'auditeurs qui auront adhéré à "Dial a Poem", ou approché l'un des cinquante-deux albums du label Giorno Poetry Systems (GPS), fondé dès 1965. La poésie comme virus à large spectre. Infiltrer le cerveau, explorer toutes les possibilités du corps et du cœur.

Jusqu'à épuisement. "*I want to cum in your heart*". Puis renaître. Inlassablement. L'artiste suisse Ugo Rondinone, compagnon de Giorno depuis près de deux décennies, a réalisé une exposition-œuvre extraordinaire par sa composition, son intelligence, sa générosité et la rigueur de son propos. De passage à Paris pour les dernières mises au point de l'événement au Palais de Tokyo, John Giorno et Ugo Rondinone ont accordé leur première interview à *L'Officiel Art*. Rencontre de deux grands créateurs unis par l'amour de l'art, de la poésie, de la liberté. Et l'amour tout court.



On entre dans cette exposition comme on explore, de façon fantasmée ou réelle, le corps d'un être désiré. On est ainsi, dès les premiers instants, submergé par la présence physique et sonore surdimensionnée de John Giorno.

L'OFFICIEL ART : Nous sommes ici face à une exposition très particulière dans la mesure où elle met en scène votre relation avec John Giorno, depuis votre première rencontre, au milieu des années 1990. Avec tout ce que cela implique : de l'artistique, du privé, de l'affectif. Ce qui en fait une équation complexe à résoudre, une exposition unique en son genre, sans équivalent. De l'"assemblage" de deux artistes de votre ampleur ne peut résulter qu'un objet à la fois étrange et excitant : tant dans l'attention qu'il requiert de la part du visiteur, que dans l'émotion qu'une telle démarche éveille inmanquablement chez lui. Qu'est-ce qui vous a incité à envisager cette exposition ?

UGO RONDINONE : Tout d'abord, l'exposition ne fétichise pas notre amour. Si les archives attestent de collaborations passées – la première étant un *Point d'Ironie* conçu en 2000, à l'invitation d'Hans Ulrich Obrist et agnès b. –, rien n'assoit l'idée d'idolâtrie de notre relation. John Giorno est simplement un sujet d'exposition. Le sujet de mon exposition. Car nous avons tous appris de John Giorno, à différents égards. Aux plans artistique, poétique et spirituel. Je souhaitais rassembler ces trois mots et les notions qu'ils renferment. Bien entendu, nous avons entretenu un dialogue constant depuis notre rencontre, et l'art et la poésie sont devenus les fondements de notre amour, et de l'admiration que nous portons mutuellement au travail de l'autre. L'élément déclencheur de l'exposition a été le moment où j'ai eu accès aux archives de John Giorno, il y a une quinzaine d'années. Il a organisé ce corpus de façon méthodique depuis 1958 : une somme immense pour laquelle, il y a trois ans, j'ai eu recours à deux archivistes afin de cataloguer et scanner chacun des documents. Face à ce matériau considérable de compréhension d'un homme et de son travail, je me suis interrogé sur la manière de transmettre les archives littéraires en un ensemble visuel. En observant certains portraits d'artistes ou d'écrivains constitué d'archives, il m'est apparu que la documentation montrée était soumise au spectre du fétichisme. Dans le cadre de l'exposition "I love John Giorno", les archives – auxquelles une salle entière est consacrée – sont utilisées comme médiatrices d'une information, elles ne comportent donc aucun document original mais uniquement des reproductions.

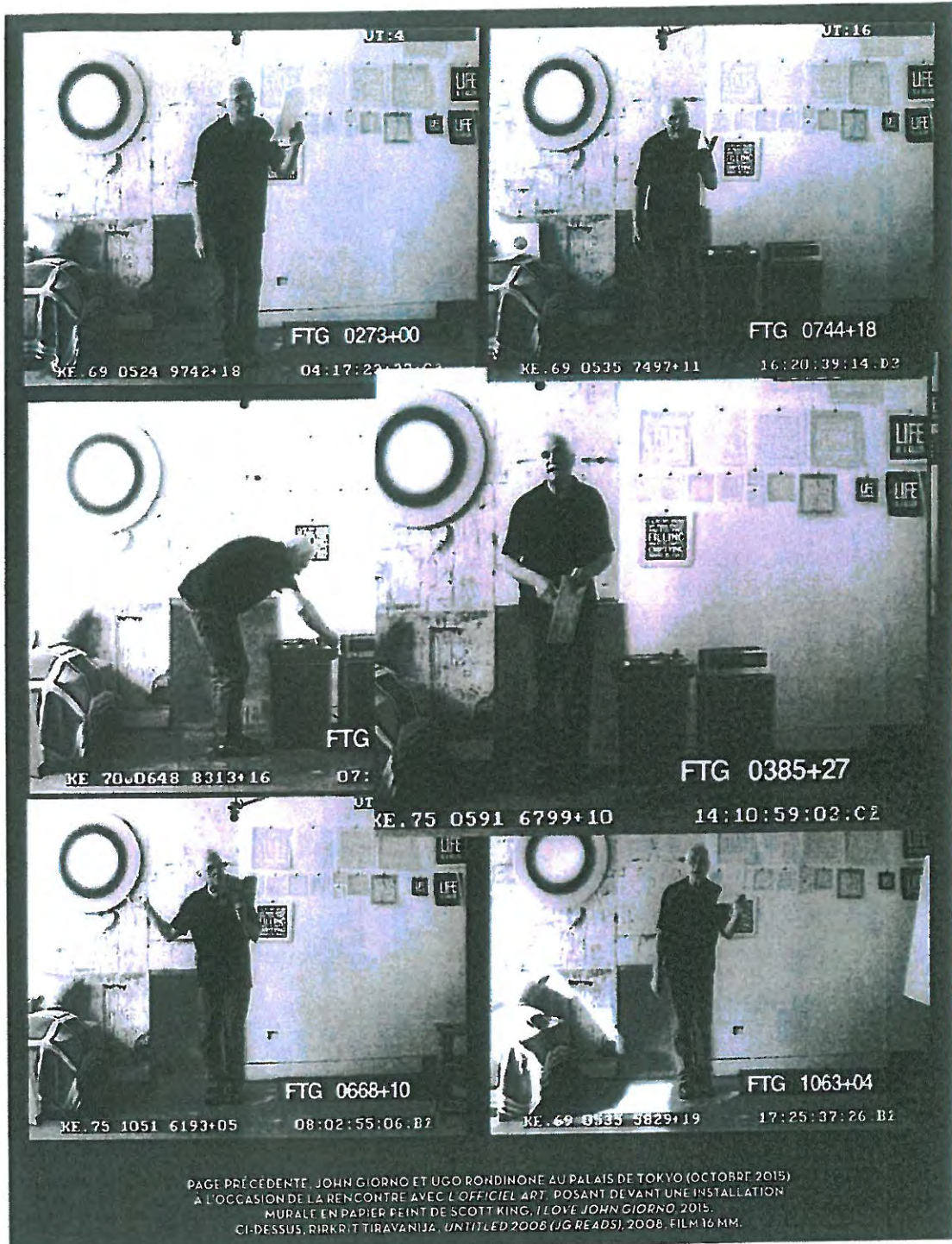
JOHN GIORNO : Au chapitre des collaborations, nous en avons menées beaucoup ensemble, et Ugo Rondinone n'a pas souhaité les intégrer dans l'exposition. Un parti pris de départ révélateur d'une certaine distanciation.

L'exposition obéit à une construction très méticuleuse. Elle est d'une précision suisse... Au-delà de la déclaration contenue dans le titre, quel est le véritable sujet de cette exposition ?

UR : L'exposition s'attache à définir dans quelle mesure on peut présenter un poète au public, et comment procéder à travers le médium de l'art. Le visiteur ne s'intéresse pas forcément à la poésie mais peut-être à l'art qui, de ce fait est un possible vecteur. En effet, le genre poétique est non seulement en discrédit global, mais encore, l'art a bénéficié ces trente dernières années d'un regain d'intérêt. Mon désir était de raviver une curiosité pour la poésie, devenue très marginale dans le monde, de lui offrir une légitimité nouvelle aux yeux du public. J'ai la chance d'être auprès de John Giorno depuis dix-huit ans, et à l'occasion du travail effectué lors de ma plongée dans la réalité de l'exposition, j'ai découvert nombre de ses textes qui m'étaient totalement inconnus. Il m'a semblé important de les partager avec le plus grand nombre.

Le travail de John Giorno, reflet de son existence, est organisé en huit salles. Comment avez-vous opéré l'équilibre entre œuvres, archives et scénographie ?

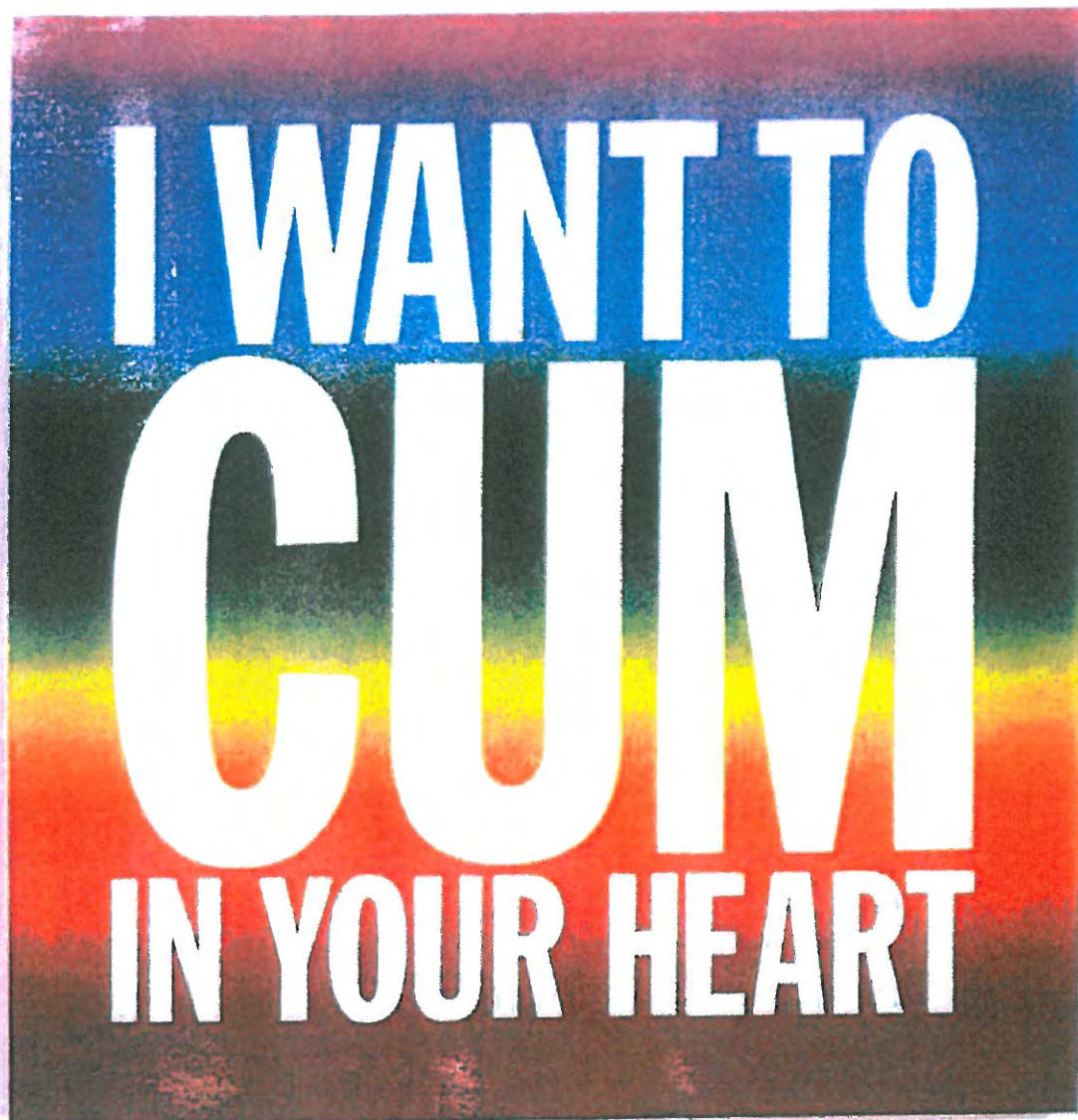
UR : J'ai organisé le séquençage en prenant en compte les impératifs physiques du lieu : au Palais de Tokyo les choses sont dictées par l'espace lui-même. J'ai donc adapté le travail en considérant que le Palais de Tokyo était une maison dotée de huit pièces. Chacune d'elles ayant une superficie spécifique, une température particulière... et je lui ai attribué un code-couleur pour jouer de l'alternance des ambiances. J'ai commencé par le rouge, avec un lettrage monumental en ouverture, puis j'ai poursuivi avec le noir et blanc de *Thanx 4 Nothing*, avant



HEAVIER THAN

HEAVEN

JOHN GIORNO, *HEAVIER THAN HEAVEN*,
2005, SÉRIGRAPHIE SUR TOILE, 50 X 50 CM.



**JOHN GIORNO, I WANT TO CUM
IN YOUR HEART, 2015,
ACRYLIQUE SUR TOILE,
101,6 X 101,6 CM.**

d'amorcer le spectre arc-en-ciel de l'immense mur d'archives, et ainsi de suite, pour achever le parcours sur l'espace coloré du *Giorno Poetry Systems*, une cinquantaine d'albums de poèmes dits par leurs auteurs.

Vous vous êtes donc attaché à établir un équilibre du point de vue formel et technique. Une salle sonore succède ainsi à une salle silencieuse.

UR : Effectivement, ces différents paramètres doivent être pris en considération, cela, indépendamment du contenu.

Pourquoi, dans le titre, avez-vous eu recours au symbole du cœur, caractéristique de New York ?

UR : J'ai souhaité utiliser le cœur car c'est une pièce iconique de New York, et John Giorno appartient à cette génération des années 1950 et 60 durant lesquelles, dans cette ville, les artistes avaient le sens du groupe, un fort désir de travail en communauté d'idées. Danseurs, plasticiens, poètes... tous travaillaient ensemble. John Giorno porte en lui toutes ces entités. C'est la période où la culture américaine a pris le pas sur l'Europe, New York cristallisait les notions de créativité et de liberté. J'ai demandé à l'artiste visuel Scott King de travailler cet emblème : il l'a réalisé en rouge.

On entre dans cette exposition comme on explore, de façon fantasmée ou réelle, le corps d'un être désiré. On est ainsi, dès les premiers pas, submergé par la présence physique et sonore surdimensionnée de John Giorno, dans la salle où est projetée l'œuvre que vous avez réalisée en hommage à son *Thanx 4 Nothing*, poème qu'il a composé en 2006 pour son 70^e anniversaire.

UR : En 2011, j'ai filmé John Giorno au Palais des Glaces à Paris, lieu où Jacques Brel s'est produit pour la première fois. J'ai revêtu John Giorno comme Jacques Brel, en smoking noir, et pour évoquer la dualité du bouddhisme dont il est adepte, je l'ai également filmé en smoking blanc. Quatre vidéos projetées dans une pièce carrée, avec au pied de chaque mur quatre écrans de taille classique, soit un total de seize, démultiplient la présence de John Giorno et scandent la force de son poème. Il est certain que je n'aurais pas pu faire ce film avec un autre que lui, car il possède un incroyable sens du rythme : il a été filmé à cent douze reprises et à chaque fois il a conservé la même cadence, la projection étant conçue sur quatre axes (de face, de dos et sur les deux profils), et suivant trois cadrages : serré, moyen et en pied. Je souhaitais une plongée immédiate du visiteur dans le reflet de la vie de John Giorno. Lui qui est la poésie faite chair. C'est aussi ce que recèle la salle d'archives qui documente l'existence de John Giorno, celle d'une famille italienne émigrée, qui est également le symbole de tant d'émigrés aux Etats-Unis. Dix tables accueillent chacune huit recueils rassemblant les copies de documents et photographies de 1936, année de naissance de John Giorno, à 2015. Chaque recueil représentant une année d'archives telles qu'elles existent chez John Giorno.

C'est également une manière de donner à cette exposition une dimension universelle, une valeur didactique.

UR : Oui, j'ai voulu saisir toutes les facettes qui font de John Giorno la personne unique qu'il est, dans toute la richesse de son paysage mental, la force de son œuvre, mais aussi souligner que toute existence peut faire l'objet d'une exposition. Dès lors que l'on déroule le fil d'une vie, chacun peut être concerné.

JG : Pour ma part, j'estime que toute personne de 78 ans, quelle qu'elle soit, a une vie importante. Chacun peut prétendre à être le sujet d'une exposition. Je suis identique à toute personne dans le monde.

L'Amérique des jeunes années de Giorno est une période de foisonnement d'idées issues de collectifs d'artistes qui unissent leurs voix (arts plastiques, poésie, musique...), dont la Factory est l'emblème. Mais c'est aussi ce qu'évoque la scène finale d'*Easy Rider* (1968), lorsque les personnages interprétés par Dennis Hopper et Peter Fonda, chevauchant tête nue leur Harley-Davidson, sont abattus dans le dos par un fermier à bord de son pick-up : une Amérique crispée sur son quant-à-soi *white-anglo-saxon protestant*. Des voix telles que celle de Giorno ont contribué à poser les indispensables jalons d'une transition sociétale.

UR : Les années 1960 sont celles d'une mutation cruciale aux Etats-Unis. Deux univers se confrontaient, dans une inextricable incompréhension mutuelle. D'un côté une Amérique qui, au fond, n'avait pas évolué depuis des décennies, avec tout ce que cela implique en termes d'injustice, de vision étriquée de la société ; et de l'autre, une Amérique en proie à un désir d'expérimentation, de partage et d'échanges humains, artistiques... mue par une forme de rébellion contre l'ordre établi. John Giorno en faisait partie, et sa volonté de diffuser la poésie au plus grand nombre, via de nouveaux vecteurs, notamment le son (par les albums et ensuite la ligne téléphonique dédiée), en sont l'illustration.

JG : A mes yeux, c'est un tout, en lien, bien sûr, avec l'idéologie des années 1960, ancrée dans le concept de création commune. L'exposition rappelle ainsi que les collaborations sont importantes pour nourrir les textes. En ce sens, c'est une exposition synergétique.

Outre la contre-culture américaine, le bouddhisme est constitutif de la vie et de l'œuvre de John Giorno, un volet de l'exposition y est consacré via une approche assez muséale, augmenté d'une pièce de votre série *Still Lifes* sur le thème de la cheminée présente dans l'appartement new-yorkais de Giorno, et autour de laquelle il reçoit des moines tibétains chaque mois de décembre depuis une trentaine d'années, à l'occasion de la cérémonie du feu.

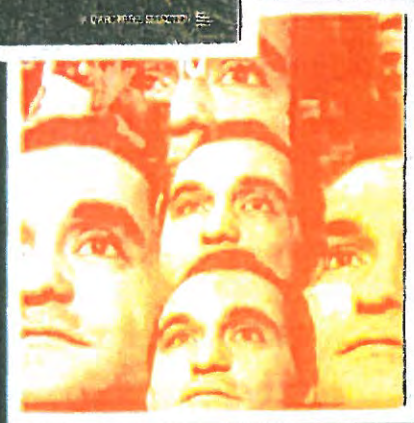
UR : Effectivement, nous avons mené une collaboration avec le Musée Guimet qui abrite la plus importante collection de tangkas tibétains, ces images religieuses bouddhiques le plus souvent réalisées sur un support tissu, et correspondant aux quatre lignées. En contrepoint, l'une des sculptures que j'ai réalisées en référence au rituel du feu pratiqué dans le bouddhisme tibétain est ici placée face au sanctuaire que John Giorno a conçu.

JG : Cet échange avec le Musée Guimet est d'autant plus gratifiant que la direction de l'établissement n'a pas coutume d'accepter ce type de prêts. Les tangkas sont pour moi de vraies reliques, et dans cet ensemble imaginé par Ugo Rondinone, j'intègre mon propre autel. C'est une vision très occidentale de la chose.

Parcourir cette exposition évoque un vers de John Giorno : "Allowing the natural clarity of your mind to flow free", de même, le fait que Giorno occupe un immeuble du Bowery à New York depuis plus de cinquante ans, où chaque niveau est consacré à une activité.

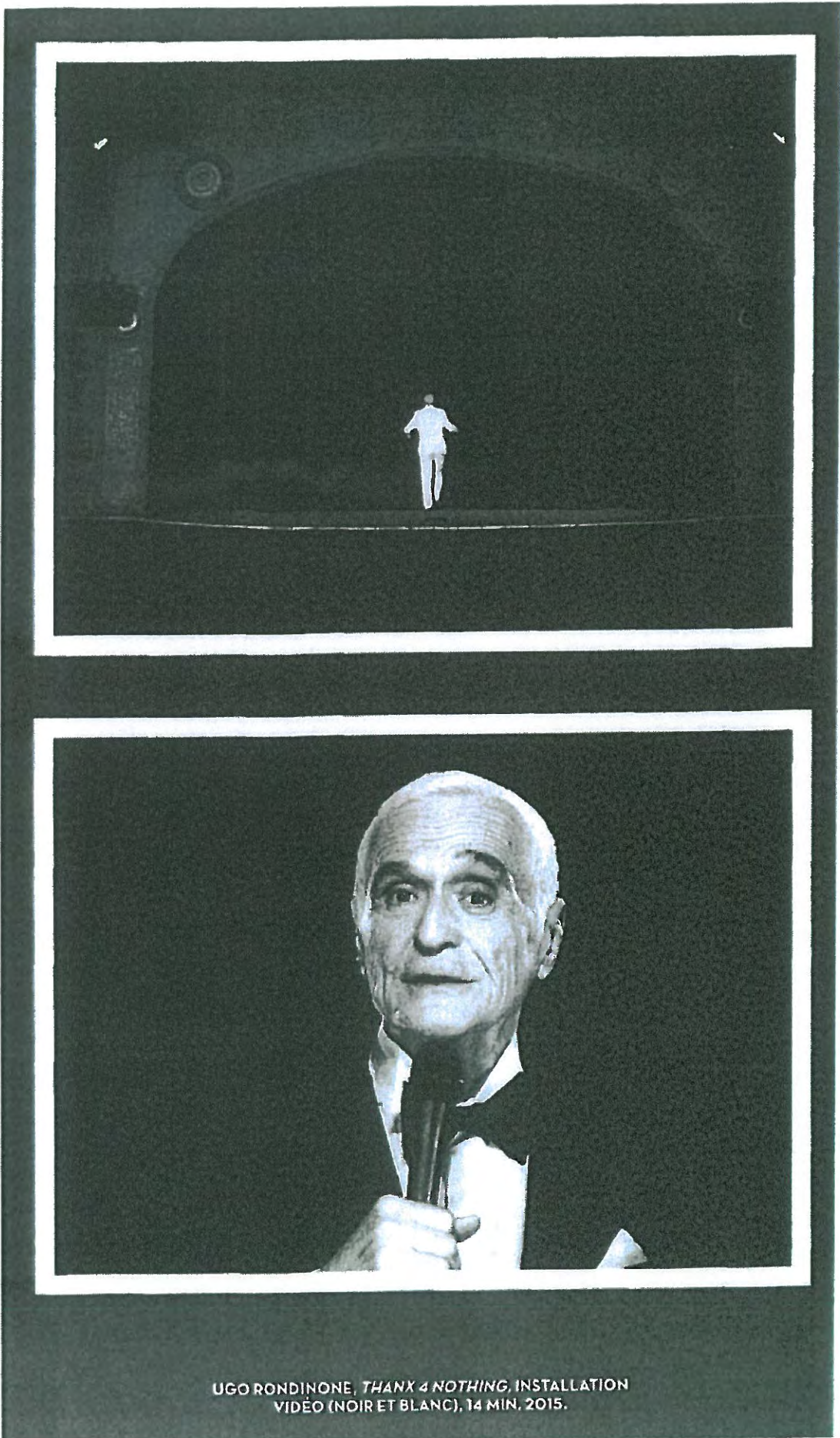
UR : Je n'avais pas pensé à cette analogie mais effectivement, il y a des similitudes entre le découpage de l'exposition et la structure de vie de John Giorno.

1. Gianni Poetry Systems, *The Dial A Poem Poets: Totally Corrupt* GPS 008-009, public par Gianni Poetry Systems, couverture et disques de l'album, 1976.
2. Gianni Poetry Systems, *William S. Burroughs et John Giorno: A Poem Press Selection* GPS 006-007, public par Gianni Poetry Systems, couverture et disques de l'album, 1975.
3. Gianni Poetry Systems, *The Dial A Poem Poets: Being off the Tongue of a Course GP 005*, public par Gianni Poetry Systems, couverture et disques de l'album, 1975.
4. Gianni Poetry Systems, *Flowerly*, public par The Invention Mind, couverture et disques, 1967.



**EVERYONE
IS A COMPLETE
DISAPPOINTMENT**

**JOHN GIORNO, *EVERYONE IS A COMPLETE DISAPPOINTMENT*, 2012,
SILKSCREEN SUR TOILE, 122 X 122 CM.**



UGO RONDINONE, *THANK 4 NOTHING*, INSTALLATION
VIDÉO (NOIR ET BLANC), 14 MIN. 2015.

“L’exposition s’attache à définir dans quelle mesure on peut présenter un poète au public, et comment procéder à travers le médium de l’art.” UR

JG : Lorsque je suis à New York, je me lève le matin et je passe deux à trois heures à écrire, ce qui est pour moi un moment intense, ensuite je descends au salon pour peindre, dessiner : activité qui fait appel à une autre partie de mon cerveau, car durant ce laps de temps, je ne pense plus de la même manière. Ensuite, je retourne à mon bureau pour écrire. C’est compartimenté aussi bien dans l’espace physique que j’habite, que dans ma tête.

Quel lien existe-t-il entre votre travail et l’univers de John Giorno ?

UR : Tout d’abord, je suis un artiste intéressé par la poésie, attachement bien antérieur à ma rencontre avec Giorno qui, lui, est un poète intéressé par les arts visuels. Contrairement à la littérature, construite suivant une logique, la poésie partage avec l’art le même illogisme. Je n’explique pas mon art, je dis simplement “vous n’avez pas à comprendre, vous avez juste à ressentir, à vous exposer”.

JG : L’autre lien très profond réside dans le fait qu’Ugo Rondinone n’est pas connecté au bouddhisme ou à toute autre religion, et il n’est pas indifférent d’observer que, chacun à sa manière, nous nous sommes intéressés à la poésie d’un point de vue distinct. A travers cette exposition, Ugo Rondinone me pose une question mais, au fond, il s’adresse à lui-même. Par ailleurs, j’ai une autre théorie : outre la relation objective, se trouver simplement avec la personne que l’on aime, s’allonger avec elle, dormir avec son esprit a une profonde incidence sur l’autre esprit. C’est une sorte de croisement de pensées.

Vivez-vous ensemble tout au long de l’année ?

JG : Chacun de nous possède son propre espace de travail, de vie. Nous avons une maison de campagne où nous passons des vacances ensemble, mais à New York, chacun respecte la place de l’autre, et nous nous retrouvons un soir sur deux.

Cela implique une certaine régularité qui peut être considérée comme insurmontable par certains...

UR : Nous fonctionnons ainsi depuis 18 ans, nous avons construit notre propre système. Avec les versants personnel et professionnel : ce qui est essentiel à chacun de nous. Il n’y a pas de dépendance financière entre nous, la seule qui existe est d’ordre émotionnel.

John Giorno est représenté par les galeries Elizabeth Dee (New York) et Almine Rech (Paris).

Ugo Rondinone est représenté par les galeries Eva Presenhuber (Zurich), Barbara Gladstone (New York), Sadie Coles HQ (Londres), Esther Schipper (Berlin), Kröbber (Vienne) et Sommer Contemporary Art (Tel Aviv).

À VOIR

- “I love John Giorno”, jusqu’au 10 janvier 2016, Palais de Tokyo, Paris 16. commissaire: Florence Ostende. John Giorno
- Elizabeth Dee expose la dernière œuvre de John Giorno dans le cadre de Art Basel Miami Beach (3-6 décembre).
- “IT’S NOT WHAT HAPPENS, IT’S HOW YOU HANDLE IT”, organisé par John Giorno et Mark Beasley, 15 novembre Moma PS1, New York.
- John Giorno, “GOD IS MANMADE”, du 18 novembre au 19 décembre, galerie Almine Rech, Paris.

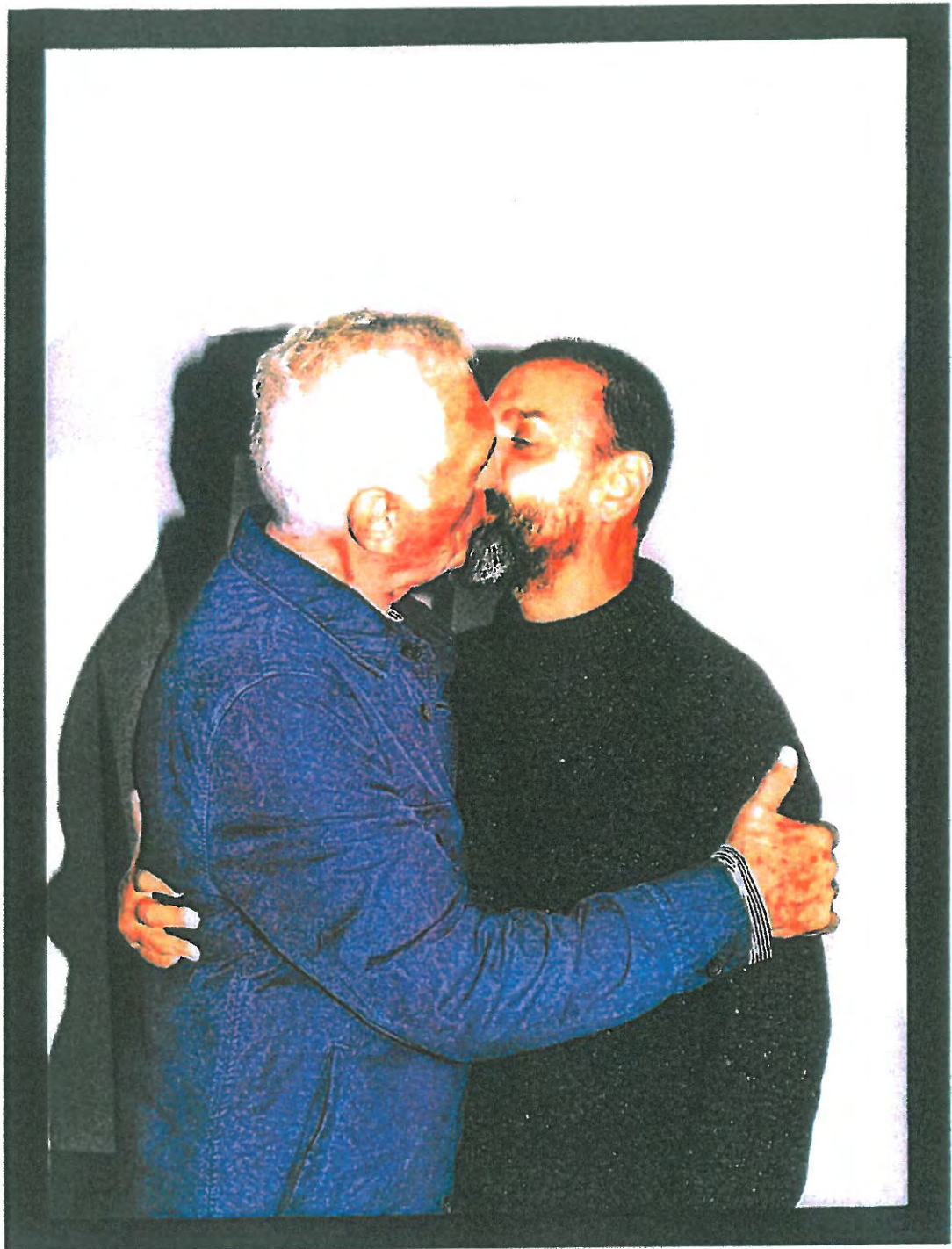
Ugo Rondinone

Expositions personnelles :

- Au Boijmans van Beuningen de Rotterdam, à partir du 13 février 2016.
- Grande commande publique installée en mars 2016 dans le désert du Nevada, organisée par Art Production Fund et le Nevada Museum.
- Au Carré d’Art, Nîmes à partir du 14 avril 2016.
- Au Musée d’Art contemporain de Rome (Macro), à partir de juin 2016.
- Au Brooklyn Museum, Brooklyn, à partir de septembre 2016.

À NOTER

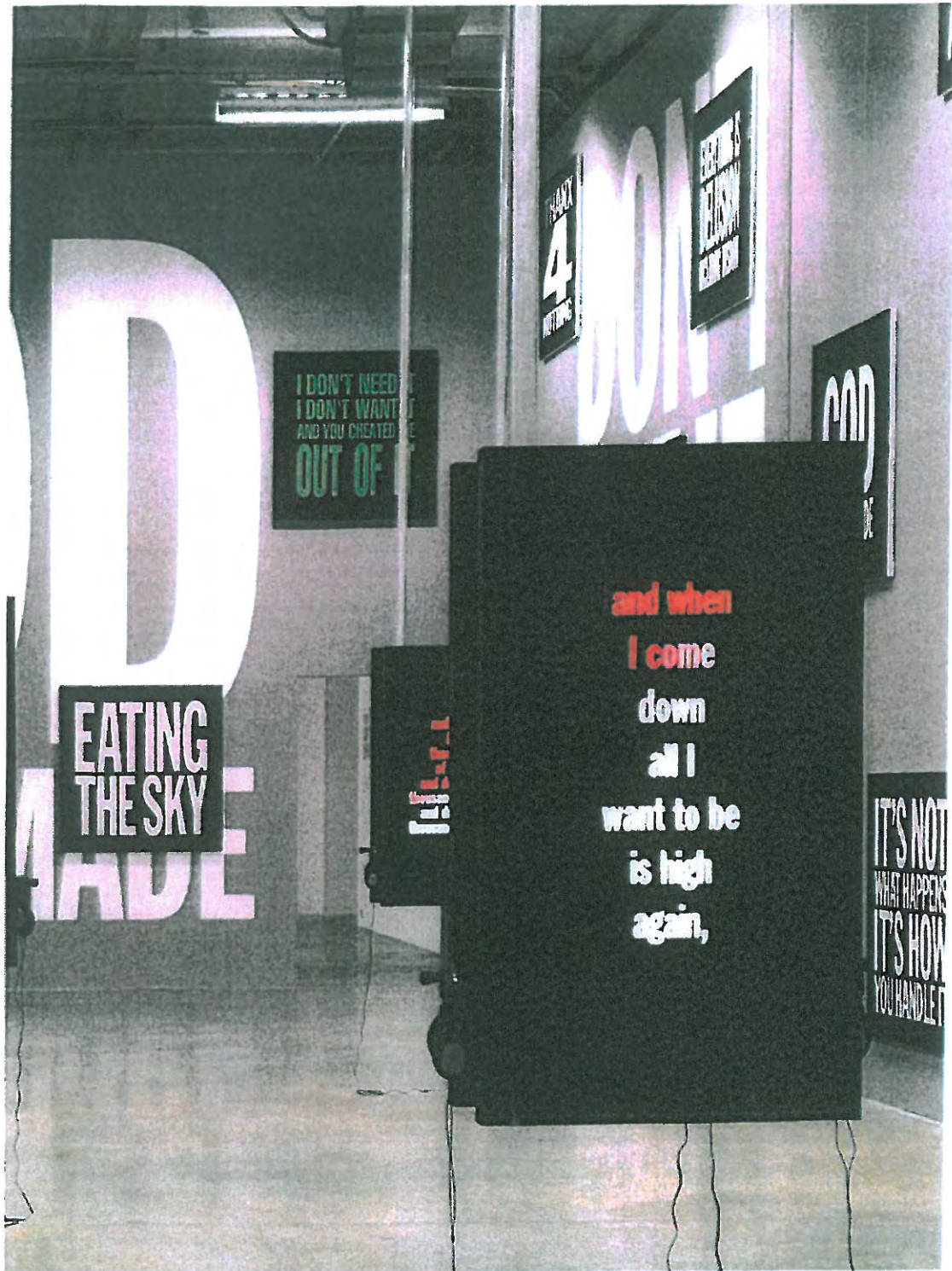
- “Unlimited”, rétrospective Andy Warhol, jusqu’au 7 février 2016, Musée d’Art moderne de la Ville de Paris, Paris 16, (commissaires Sébastien Gokalp, Hervé Vahel).
- “Beat Generation”, 22 juin-3 octobre 2016, Centre Pompidou, Paris 4, (commissaires Philippe-Alain Michoud, Jean-Jacques Lebel).





PAGE PRÉCÉDENTE, JOHN GIORNO ET UGO RONDINONE
 AU PALAIS DE TOKYO (OCTOBRE 2015)
 À L'OCCASION DE LA RENCONTRE AVEC L'OFFICIEL ART,
 DEVANT UNE INSTALLATION MURALE
 EN PAPIER PEINT DE SCOTT KING, I LOVE JOHN GIORNO,
 2015. CI-DESSUS, VUE DE L'EXPOSITION
 "UGO RONDINONE | I LOVE JOHN GIORNO".

PHOTO ANDRÉ MORIN



John Giorno - Ugo Rondinone

The Men We Love

Interview by Yamina Benai

Standing tall. Yesterday and today. More than ever. John Giorno, 78, son of Italian immigrants to New York City, has spanned decades. Never bowing to convention. A child of the Beat Generation raised on counter-culture in an America (still? forever?) riven by segregation, white supremacy, and the dictates of family values, social conformism and homophobia. Giorno is an apostle of dissent, a pioneer of a genre of poetry: the sound poem. Giorno is a survivor of every possible excess, a unique language duelist. "Whatever happens, it's part of the trip." The concision of English, the implacable acuity of the poet's vision. A fighter whose weapon is his voice and that of hundreds of American and European poets, whose spoken texts he has collected and offered as objects of reflection, support and active listening to the hundreds of thousands of people who have subscribed to Dial-A-Poem or come within reach of any of the fifty-two albums released on the Giorno Poetry Systems (GPS) label that he founded in 1965. Poetry as a broad-spectrum virus. Infiltrate the brain, explore every possibility of the body and heart. To exhaustion. "I want to cum in your heart." Then rebirth. Over and over. The Swiss artist, Ugo Rondinone, Giorno's partner for nearly two decades, has devised an exhibition-oeuvre that is extraordinary in its composition, intelligence, generosity and in the precision of its intent. In Paris to put the finishing touches to the event at the Palais de Tokyo, John Giorno and Ugo Rondinone gave their first interview to *L'Officiel Art*. An encounter with two great creators united in the love of art, poetry, freedom, and in love, period.

L'OFFICIEL ART: What we have here is a very particular exhibition in the sense that it depicts your relationship with John Giorno since you first met in the mid-1990s, with all that this involves in the artistic, intimate and emotional spheres, making it a complex exercise to resolve and a unique exhibition in its unparalleled way. Out of the "assemblage" of two artists of such order, only something that is at once strange and exciting can result, both in the attention it demands on the part of the viewers and in the pathos that such an approach inevitably arouses in them. What encouraged you to conceive of this exhibition?

UGO RONDINONE: First of all, the exhibition doesn't fetishize our love. Although the archives attest to past collaborations—starting with *Le Point d'ironie* in 2000 at the invitation of Hans Ulrich Obrist and Agnès b.—the suggestion of idolatry of our relationship remains unfounded. John Giorno is simply a subject of an exhibition. The subject of my exhibition. We have all learned from John Giorno in varying in a constant dialogue since we met, and art and poetry have become the cornerstones, on the artistic, poetic and spiritual levels. I wanted to bring together those three words and the notions they contain. Of course, we have maintained our love and mutual admiration for each other's work. The trigger for the exhibition was the moment I obtained access to John Giorno's archives around fifteen years ago. He has meticulously organized this corpus since 1958. It is such an immense stock of material that two and a half years ago I called in two archivists to catalogue and scan every document. Faced with this considerable resource to understanding a man and his work, I pondered the best way to turn the literary archives into a visual ensemble. When observing archive-based portraits of artists or writers, it always seemed to me that the documentation shown was subject to the specter of fetishization. With respect to the I love John Giorno exhibit, the archives, to which a whole room has been devoted, are used as mediators of information. So they contain no original documents, only reproductions.

JG: With regard to working together, we have frequently collaborated and

Ugo Rondinone refused to include any of those collaborations in the exhibit, which demonstrates a sense of perspective with the subject.

The structure of the exhibition is highly meticulous. Beyond the declaration of love in the title, what is the true subject of the exhibition?

UR: The exhibition attempts to define to what extent a poet can be presented to the public and how to proceed in doing so through the medium of art. The visitor may not be interested in poetry, but may be so in art, which becomes a potential vector. While the poetry genre has generally fallen into disfavor, art has benefitted from a resurgence of interest in the last thirty years. My aim was to revive curiosity for poetry, which has been marginalized worldwide, and restore its legitimacy in the public eye. I am lucky enough to have been with John Giorno for eighteen years and the research I undertook before plunging into the reality of the exhibition was an opportunity to discover many of his texts of which I knew absolutely nothing. It seemed important to me to share them with the widest possible audience.

John Giorno's work, the reflection of his existence, is organized throughout eight rooms. How did you achieve a balance between works, archives and scenography?

UR: I organized the sequencing with a view to the physical imperatives of the venue. At the Palais de Tokyo, things are dictated by the space itself, so I adapted the material to the idea that the Palais de Tokyo was a house with eight bedrooms. Each of them has a specific surface area and a temperature all of its own. I then color-coded them to alternate between moods. I started with red, with monumental lettering to open the exhibit, and continued with the black and white of *Thank 4 Nothing*, before moving onto the colors of the rainbow for the vast archives wall, and so on, until we complete the visit in the multi-colored space of the Giorno Poetry Systems (GPS), containing around fifty albums of poems spoken by their authors.

So you made a point of balancing formal and technical points of view. Thus, a room with sound follows on from a silent room.

UR: Yes, different parameters must be taken into consideration, independently of the content.

Why did you use the heart symbol, associated with New York City, in the title?

UR: I wanted to use the heart because it's an iconic part of New York and John Giorno belongs to that generation of the 50s and 60s, when artists in New York had a sense of group and strong urge to work in a community of ideas. Dancers, artists, poets, all working together. John Giorno carries all those entities within him. That was the period when American culture stole a march on Europe and New York crystallized notions of creativity and liberty. I asked visual artist Scott King to work on the symbol and he recreated it in red.

One experiences the exhibition as an exploration, in fantasy or reality, of the body of an object of desire. From the beginning, one is overwhelmed by Giorno's outsized physical and sonorous presence in the square room screening the piece you created in homage to his *Thank 4 Nothing*, a poem composed in 2006 for his 70th birthday.

UR: In 2011, I filmed John Giorno at the Palais des Glaces in Paris, the venue where Jacques Brél performed for the first time. I dressed John Giorno in Brél's trademark black tuxedo and, to reference the dualism of Buddhism,



JOHN GIORNO ET
UGO RONDINONE DEVANT
LE MUR D'ARCHIVES
DE L'EXPOSITION.

which he practices, I also filmed him in a white one. Four videos screened in a square room with four regular-size screens at the foot of each wall, making sixteen in all, multiplying John Giorno's presence and emphasizing the power of his poem. Quite clearly, I could not make that film with anyone other than him because he possesses such an unbelievable sense of rhythm. The idea being to screen it from four angles (front, back, left and right profiles) using three different framings (close up, mid and full length), we filmed him 112 times and every time he kept the same tempo. I wanted to plunge the visitor directly into a reflection of the life of John Giorno, poetry made flesh. That is also a feature of the archives room, which documents John Giorno's existence, that of an Italian immigrant family, which is symbolic of so many immigrants to the United States. Ten tables each contain eight books that comprise documents and photographs from 1936, the year of John Giorno's birth, to 2015. Each book represents one year of archives, as maintained by John Giorno.

It is also a way of giving this exhibition a universal dimension and didactic value.

UR: Yes, I wanted to grasp every facet that makes John Giorno the unique person he is, in the beauty of his mental landscape and the power of his work, while emphasizing that any existence can become the object of an exhibition. As soon as the thread of life unravels, it concerns each and every one of us.

JG: Personally, I think that any 78-year-old, whoever it is, has an important life. Anybody can aim to become the subject of an exhibition. I am identical to every person in the world.

The America of John Giorno's young years is a period of abundance with ideas fizzing from art collectives all speaking with one voice in their own particular field (art, poetry, music, etc). The Factory is emblematic of that, but the period is also that shown in the final scene of *Easy Rider* (1968), when Dennis Hopper and Peter Fonda ride away bare-headed on their Harleys and get shot in the back by a former in his pick-up. It reveals an America clinging to its white-anglo-saxon-protestant preserve. Giorno's and other voices contributed to pave the way for a societal transition.

UR: The 60s saw a crucial transformation of American society. Two universes riven in inextricable mutual incomprehension confronted each other. On one side, an America that basically had not evolved for decades, with all that this entails in terms of human injustice and a blinkered view of society. On the other side, an America driven by a desire for experimentation and dialogue in the human and artistic senses, and by a form of rebellion against the establishment. Giorno was part of that and his urge to bring poetry to the widest possible audience through new media, especially sound, encapsulates the period.

JG: In my eyes, it's a whole that is of course linked to the ideology of the 1960s, rooted in the concept of joint creation. The exhibition reminds us that collaborations are important in order to nurture creative texts. In that respect, it is a synergistic exhibition.

Alongside American counter-culture, Buddhism is an important feature of the life and work of John Giorno. A section of the exhibition is devoted to it, in a museum-style approach, augmented by a piece from your Still, Life series on the theme of the fireplace present in John Giorno's New York loft and around which Tibetan monks gather every December to celebrate the fire ceremony.

UR: Yes, we organized a collaboration with Musée Guimet, which has the most important collection of Tibetan thangka – Buddhist images most frequently created on fabric and corresponding to the four schools. In counterpoint, one of the sculptures I made referencing the fire ritual practiced in Tibetan buddhism is positioned opposite the sanctuary designed by John Giorno.

JG: The exchange with Musée Guimet is especially gratifying, since the museum's administration does not customarily agree to such loans. For me, the thangkas are genuine relics and within Ugo Rondinone's conceptualization of the space, I integrate my altar. It's a very Western vision of things.

Walking through the exhibition brings to mind a line of John Giorno's, "Allowing the natural clarity of your mind to flow free." Likewise, the fact that every floor in the building occupied by Giorno on the Bowery in New York for over fifty years is devoted to a specific practice.

UR: The analogy had never occurred to me but, yes, there are similarities between the structure of the exhibition and that of John Giorno's life.

JG: When I'm in New York, I get up in the morning and spend a couple hours writing, which is an intense moment for me. Then, I go down to the living room to paint and draw, an activity that calls on another part of my brain because, for that moment in time, I no longer think the same way. And then I go back upstairs to write. It's compartmentalized not only in terms of the physical space I live in, but also in my head.

What link is there between your work and the universe of John Giorno?

UR: Firstly, I am an artist with an interest in and fondness for poetry dating back long before my meeting with Giorno, who is a poet with an interest in the visual arts. Unlike literature, which is logical, poetry shares art's illogicality. I can't explain my art, I can only say, "There's nothing to understand. Just feel it, expose yourself to it."

JG: The other, very deep link lies in the fact that Ugo Rondinone is not connected to Buddhism or any other religion. It's not irrelevant to note that, each in his own way, we came to be interested in poetry from a distinct point of view. Through this exhibition, Ugo Rondinone questions me, but deep down he is addressing his questions himself. Actually, I have another theory: besides the objective relationship, simply being with the person, lying with him, sleeping with his mind, has a profound impact on the other's mind. It's a sort of mental cross-fertilization.

Do you live together all year around?

JG: Each of us has his own work and living space. We have a country house where we spend our vacations together, but in New York, we respect the other's place and we meet up every other evening.

UR: We have functioned that way for the last eighteen years, constructing our own system with its personal and professional aspects, which is essential to each of us. There is no dependence between us financially, only on an emotional level.

I/O – 1^{er} décembre 2015

2 I LOVE JOHN GIORNO

EXPOSITION JOHN GIORNO – SOUS-BOULEVARD JAPONAIS – PALAIS DE TOKYO

« John Giorno, né en 1936, est une figure majeure de l'underground new-yorkais des années 1960 et de la Beat Generation, où il a nourri sa poésie de la méthode du cut up et a composé ses premiers poèmes sonores. »

LA POÉSIE EST UN SPORT DE COMBAT
— par Mathias Daval —

Certains poètes carraient la mise au sommet de leur tour d'ivoire, la lire dans les archives soviétiques d'Alban comme John Giorno, font de la poésie un combat de rue.

Compagnon de route de la « Beat Generation », Giorno a influencé l'activiste poétique américain des années 1960 Rondoine à partir sur la retranscription d'une œuvre immense « en temps réel » seule, puis, puisée aux mots recouverts, jusqu'à saturation, des vers de Giorno. Certes de démentait la poésie pour une écriture de masse, les rôtisseurs de « Street Words » du bordent le Vercé jusque dans les mans du vestier), mais surtout un matériau de résonance, des consciences. « When a poem words, it's not a poem, it's a person in the audience » Grand architecte de processus, avant ce principe Giorno est l'explorateur d'un « Day-to-Day » souvent coïncidant debout et repris au galop, ou le temps de l'exposition. En appelant le 6880 THE NOB

JOHN GIORNO FOREVER
— par Audrey Santacroce —

Icone de la contre-culture américaine, justement, reconnu chez nous, ami de William Burroughs, avant d'être Walter, John Giorno fait en ce moment l'objet d'une tentative de réhabilitation grâce à l'artiste suisse Ugo Rondinone.

John Giorno, c'est la poésie beat, l'inspiration des cut-up et du bob-aï, une rythmique forte qui vient tout son sens dans le martèlement de phrases qu'on perçoit comme des mantras, signe de sa croyance bouddhiste. Un vieux et beau monsieur qui vous accueille sur 27 étages dans la première salle de l'exposition, en costume, pieds nus et l'air au frais, performant son œuvre la plus dense, la plus forte et la plus belle. « Frank & Marilyn », prend de confier son d'un homme à l'hiver de sa vie. Au palais de Tokyo, ce 1^{er} novembre, c'est Noël avant l'heure, puisque John Giorno lui-même était présent pour performer

son ode à la vie et à la mort. Il faut le voir, le sentir tout, mais la voix forte répéter encore et encore « You will find your true love in the end » pour comprendre toute la puissance de Giorno.

John Giorno, c'est aussi un travail d'archiviste minutieux et délicat. Éclaircit l'histoire des journaux, films de Jonas Mekas, autre figure connue des amateurs d'underground new-yorkais. Car l'intime est une composante majeure de l'œuvre de John Giorno, qui a bien compris, avec Rondinone, qu'exposer, aux côtés de petits films tournés par l'ami Walter, c'était une façon de voir Giorno, de l'aimer, une cigarette ou l'air de la vaisselle, plus de 15 000 documents réunis dans des classeurs à feuilles. Vraitable plongée dans la pensée du poète, on trouve en vas et viens des photos de famille, des correspondances, des tracts publicitaires et bien sûr des scènes, des bobèmes et encore des poèmes. Il faut voir cette exposition, il faut aimer John Giorno, il faut lui rendre la place qu'il mérite dans l'histoire de la poésie.

Les Inrockuptibles – 2 décembre 2015



Ugo Rondinone :
I ♥ John Giorno
Palais de Tokyo,
Paris
Une exposition
magistrale,
comme une
déclaration d'art
et d'amour entre
l'artiste et le poète.



PAR VALÉRIE
DUPONCHELLE
@VDuponchelle



Vue de l'exposition
de John Giorno
au Palais de Tokyo.

JOHN GIORNO, LE POÈTE QUI DANSE

RÉTROSPECTIVE
TRÈS RÉUSSIE AU
PALAIS DE TOKYO.
UGO RONDINONE
MET EN SCÈNE
CE MYTHE DE
L'UNDERGROUND
NEW-YORKAIS,
PROCHE
DE WARHOL
ET DU VELVET.
ÉCHO DE LA RUE
ET ÉLAN VITAL,
TOUT Y EST.

La poésie est une terre sauvage. Bruyères et vent glacé, cris d'amour, sang et larmes dans l'Écosse du XIX^e siècle avec John Keats. Sexe effréné, drogues, cris du corps et voix sombre du Velvet Underground dans le Manhattan d'Andy Dandy. C'est ce à quoi vous convie John Giorno, figure de ce monde souterrain débridé qui unit dans sa scansion élan vital, écho de la rue, pop art, publicité efficace et messages télégraphiques. La France le connaît peu. Il n'a pas encore eu de vraie rétrospective. Il est sur grand écran au Palais de Tokyo qui réussit le tour de force de lui donner les clés du temple sans l'enfermer dans un mausolée. Le visiteur est au centre d'un palais des glaces sonore dont John Giorno est le sorcier, le guide, le vieux sage, l'hôte inattendu.

La poésie résonne à votre temple comme le pouls bat à votre poignet. C'est la magie secrète des mots et la puissance de l'image qu'ils suggèrent. Le texte poignant défoule sur les écrans de karaoké. Mythe d'une époque révolue, proche de Warhol puis astre plus solitaire, John Giorno est l'artiste adoré des artistes, le performer vénéré par la génération des Pierre Huyghe, Rirkrit Tiravanija, Elizabeth Peyton ou R. E. M., le groupe de rock qui a fait vibrer tous les campus américains. Cheveux blancs et verve de cascade comme un affranchi, il sert de catalyseur à une époque qui se cherche. Le Palais de Tokyo, avec sa forme élastique et attentive qui réinvente souvent le concept d'expositions, est déjà son antre souterrain favori.

FORCE POÉTIQUE. Le 4 décembre, cette légende urbaine aura 79 ans. Pieds nus comme un promeneur de l'été, glorieux dans son smoking blanc sur chemise noire - et inversement -, il est là, elfe démultiplié en taille héroïque pour vous happer de toute sa force poétique. *Thamx 4 Nothing* est un long poème récitatif et paradoxal de 14 minutes qu'il a composé en 2006 pour ses 70 ans. Ce texte aux accents si intimes, aux répétitions bouleversantes, bannit les conventions et les convenances, célèbre la sensualité et la sexualité, la liberté jusqu'au suicide, la consommation jusqu'au poison. Simples comme la vérité, les phrases prennent des raccourcis terribles, rafales de balles qui sonnent le glas des rêves perdus, des amis disparus, des amitiés trahies, des mauvais sentiments dissipés par le temps qui passe.

Par l'énergie incroyable qu'il dégage, par la netteté de son phrasé et la douceur bienveillante qui émane de son être, John Giorno transforme tous ces échecs en souvenirs heureux, synonymes de la vie même et de sa longue continuité. Sous le logo du Britannique Scott King, qui reprend la devise de New York, « I love John Giorno » est le titre de cette exposition performance, mise en scène avec une force plastique éclatante par Ugo Rondinone, l'artiste suisse qui partage sa vie. John Giorno y revit en chapitres warholiens, qu'il dorme nu et triomphant dans le film *Sleep* (1963), qu'il détourne en pro articles de presse et slogans publicitaires pour dire sa philosophie hédoniste, qu'il offre à chacun l'occasion d'écouter un poème en un coup de fil (*Dial-A-Poem*, 1968). De l'art à l'état vif. ■

PALAIS DE TOKYO

13 av du

Président-Wilson (XV^e)

TÉL. :

01 81 97 35 88

HORAIRES :

de midi à minuit tous

les jours, sauf le mardi

JUSQU'AU

10 janvier 2016

CAT. :

« I love John Giorno »,

dans « Palais »,

le magazine

du Palais de Tokyo,

bilingue (215 p., 15 €)

Figaro.fr scope – 2 décembre 2015

UGO RONDINONE : I LOVE JOHN GIORNO

Du 21 octobre 2015 au 10 janvier 2016 - Palais de Tokyo - Paris(75016)

La rédaction :

Conçue en huit chapitres par l'artiste suisse Ugo Rondinone, cette exposition, en forme de déclaration d'amour, offre une rétrospective de l'œuvre et de la vie du poète américain John Giorno. Chaque chapitre révèle une des facettes de cette figure majeure de la scène underground américaine des années 1960 et comment elle a influencé plusieurs générations d'artistes.

Madame Figaro – 4 décembre 2015



SAMEDI 5 **GRAND NUMÉRO DE POÉSIE**

EN 1969, LE POÈTE AMÉRICAIN JOHN GIORNO LANÇAIT UN SERVICE TÉLÉPHONIQUE DE POÉSIE. DIAL-A-POEM. VOUS COMPOSEZ UN NUMÉRO ET ENTENDIEZ UN MANTRA BOUDDHISTE OU UN POÈME FEULÉ PAR GINSBERG. EXPÉRIENCE RÉACTIVÉE LE TEMPS DE L'EXPO « UGO RONDINONE: **I LOVE JOHN GIORNO** »* AU PALAIS DE TOKYO : MERCREDI 18 NOVEMBRE À 7 H 43, ON ENTENDAIT UNE CHANSON DE BRIGITTE FONTAINE. 0 800 106 106, ENFIN UN 0 800 VRAIMENT UTILE !

* jusqu'au 10 janvier, à Paris (XVI)¹. www.palaisdetokyo.com

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA



L'admiration d'un plasticien pour un poète.

C'est une histoire d'amour. Elle débute en 1997 et trouve son apogée provisoire dans l'exposition qu'un amant offre à son aimé. L'amant est un artiste conceptuel suisse de 50 ans vivant à New York, Ugo Rondinone; et l'aimé, le poète américain John Giorno, âgé de 79 ans, l'un des hérauts de la contre-culture américaine des années 1960. Bien que Rondinone insiste sur l'utilisation d'un « je » pluriel et collectif, le titre de l'exposition – « I love John Giorno » (« J'aime John Giorno ») – sonne comme une déclaration intime où transparaissent la tendresse et l'admiration du plasticien pour le poète.

La première grande apparition de Giorno dans le monde de l'art date de 1963. Il est alors depuis un an l'amant d'Andy Warhol, qui filme en noir et blanc son visage endormi et en tire un film de plus de cinq heures (*Sleep*), montage donnant l'illusion d'un long plan-séquence. Avec l'écrivain William Burroughs, il développe ensuite une vieille technique dadaïste, le « découpé » (en anglais le *cut-up*), consistant à hacher un texte puis à le remonter au hasard. Mais Giorno n'est pas à proprement parler un littéraire¹. Ses textes sont faits pour être écoutés. Il les enregistre, les tritouille, et monte en 1965 sa propre maison de production (Giorno Poetry System), où viennent les amis d'alors : John Cage, Laurie Anderson, Allen Ginsberg, Patti Smith ou Frank Zappa.

Là se situe la fascination de Rondinone : Giorno, c'est le New York des années 1960-1970, lorsque les arts se mêlent et que naît la culture pop américaine, alors underground, aujourd'hui officielle et historique. De l'effervescence passée ne demeure qu'une légende sur laquelle prospère le marché de l'art : New York n'est plus New

York, mais fait semblant de l'être, comme avant lui le Paris de l'après-guerre singeait sa grandeur révolue. Et Rondinone, comme un regret, met en scène à la fois son adoration pour l'homme et sa nostalgie pour une époque qu'il n'a pas connue. Il fait de Giorno une star : au débouché d'un couloir sombre, dans une salle obscure, sur des vidéos de formats différents, une multitude de Giorno en smoking noir ou blanc, pieds nus, éclairés par une poursuite, récitent un poème (*Thanx 4 nothing*). Dans ce texte aigre-doux écrit pour ses 70 ans, le poète revient sur son passé, sur ses amants, et « remercie » les amis qui l'ont trahi et l'Amérique pour sa « négligence ».

Giorno est en effet devenu tardivement une star. Le statut de son œuvre plastique, pourtant banale (des slogans poétiques, politiques ou sociaux écrits sur des toiles ou à même le mur), mais exposée en galerie, résume à lui seul la fortune de la contre-culture américaine : récupérée, institutionnalisée, mercantilisée. Ainsi, le temps de l'exposition, un opérateur français sponsorise un ersatz du service téléphonique diffusant des poèmes inventés par Giorno en 1968 (*Dial-a-poem*). Car Giorno appartient à cette génération qui croyait aux bienfaits de la culture de masse – culture de la consommation étrillée par l'historien et sociologue américain Christopher Lasch (1932-1994), qui l'accusait de plonger le peuple dans « un état d'insatisfaction et d'anxiété chronique »². A la suite d'Allan Kaprow, artiste américain inventeur du « happening », et des théories du Black Mountain College des années 1950 (une université libre de Caroline du Nord perpétuant l'esprit du Bauhaus), Giorno voulait que se confondent l'art et la vie. Il ne se produisait pas, alors, dans les musées et les galeries, mais distribuait ses poèmes dans la rue. On sait ce qu'il advint des idéaux généreux de ces artistes : ce que dénonçait Lasch, une industrie culturelle. John Giorno, lui, a trouvé la paix dans le bouddhisme – et l'amour ●

¹ Trois livres de Giorno sont édités en français (traduction de Gérard-Georges Lemaire) aux éd. Al Dante.

² *La Révolte des élites et Culture de masse ou culture nonulaire ?*. éd. Climats.



**I love
John Giorno**

Déclaration
d'amour

Ugo Rondinone

| Jusqu'au 10 janvier,
palais de Tokyo,
Paris 16^e.

Tél. : 01 81 97 35 88.

Version femina – 7/13 décembre 2015

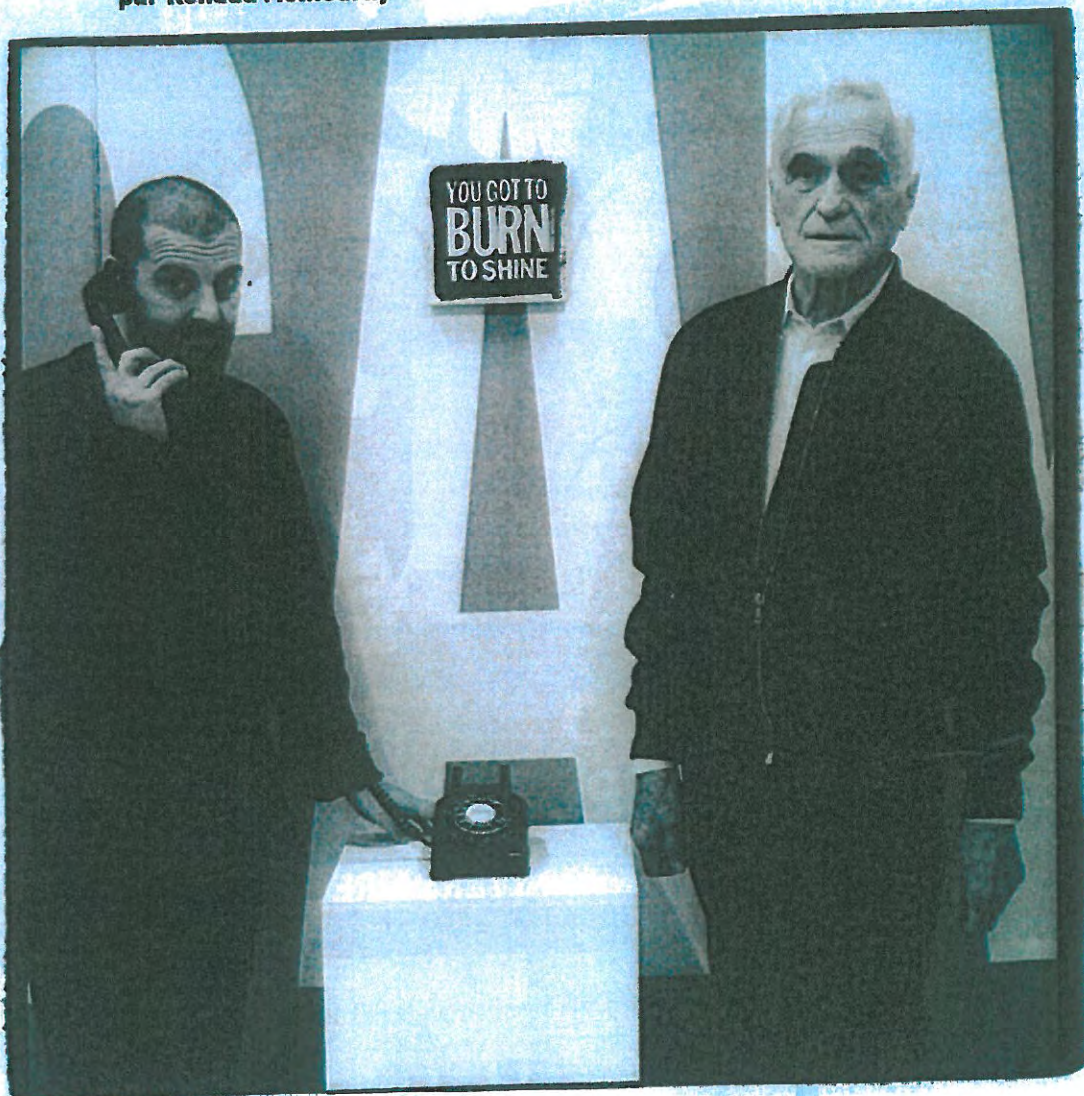
Téléphone littéraire

Grâce à l'exposition « Ugo Rondinone : I Love John Giorno », à Paris, le Palais de Tokyo et Orange font revivre un drôle de service datant de 1968, Dial-A-Poem, qui diffuse les œuvres de 135 personnalités. Appel gratuit depuis le 0 800 106 106, jusqu'au 10 janvier 2016.

Les Inrockuptibles – 9 décembre 2015

Ugo Rondinone et John Giorno

par Renaud Monfourny



L'artiste suisse orchestre une exposition autour de l'œuvre du poète new-yorkais John Giorno. Ugo Rondinone : I ♥ John Giorno, jusqu'au 10 janvier au Palais de Tokyo, Paris XVI, palaisdetokyo.com

Elle – 10 décembre 2015

EXPO



JOHN GIORNO

LA VIE EN PROSE

Figure mythique de l'underground new-yorkais et jeune homme de 79 ans, le poète John Giorno est à l'honneur au Palais de Tokyo dans une expo lumineuse. On y court pour...

Découvrir une vie aux mille éclats, celle du chanteur de la beat generation qui n'eut de cesse que de faire sortir la poésie des lieux confinés. Muse de Warhol et héros de son premier film culte « Sleep » (1963), à revoir sur écran géant, il fut l'amant et ami de Burroughs, un activiste révolté par la guerre du Vietnam, un témoin horrifié par l'hécatombe des premières années sida, un bouddhiste solaire, irradiant dans son costume blanc...

Se laisser enivrer par ses mots : poèmes visuels – « Life Is Killer », « Everyone Gets Lighter » – qui couvrent des murs saturés de soixante-dix-sept ans d'archives en Technicolor, versets scandés dans une répétition vertigineuse... Également au programme, des œuvres de ses amis – Ginsberg, Gysin, Cage, Patti Smith – à écouter sans modération, en décrochant un téléphone grâce à « Dial-A-Poem », son installation de 1968 réactivée pour l'occasion et accessible au numéro gratuit 0 800 106 106.

S'émouvoir d'un amour vibrant, celui de son compagnon, l'artiste suisse Ugo Rondinone. En chef d'orchestre inspiré de cette rétrospective, ce dernier ouvre le livre de l'exposition avec cette litanie d'interrogations : « Qui est John Giorno ? Une carte de l'âme humaine ? Un objet de désir ? Un ami imaginaire ? [...] Un vulgaire frisson viscéral ? [...] Un manuel pour le bonheur et la misère ? Un fantôme de madame liberté ? [...] Un endroit où rester ? » Le héros d'une expo pleine de grâce, en tout cas. ■ S.D.

« UGO RONDINONE : I LOVE JOHN GIORNO », jusqu'au 10 janvier 2016, Palais de Tokyo, Paris-16^e, palaisdetokyo.fr

Une poésie de l'efficace

PAR PIERRE-HENRI FOULON

EXPOSITION

UGO RONDINONE : I ♥ JOHN GIORNO

Palais de Tokyo

13, avenue du Président-Wilson, 75116 Paris

21 octobre 2015-10 janvier 2016

© Sabrina Tarasoff



John Giorno est devenu
une icône mais sa
voix nue garde une
force élégamment
contestataire

époque où la dimension politique de la peinture, de la danse, de la littérature, allait de soi. Loin de l'image muette du dormeur éternel de *Sleep*, l'anti-film fleuve qu'Andy Warhol réalise sur lui en 1963, l'exposition rend sa voix et son corps au poète-performeur.

Le parcours s'ouvre sur une preuve d'amour. Rondinone a filmé Giorno récitant *Thank 4 Nothing*, ode à une vie faite d'excès et de générosité écrite à l'occasion de son soixante-

C'est une exposition en forme de déclaration d'amour qu'a conçue l'artiste suisse Ugo Rondinone avec la commissaire Florence Ostende au Palais de Tokyo pour inaugurer cette saison consacrée à la vie magnifique. Figure emblématique de l'underground new-yorkais des années 1960 et 1970, ami et amant de tous ceux qui ont compté dans l'implosion des frontières entre l'art et la vie, John Giorno est aujourd'hui le survivant triomphant d'une

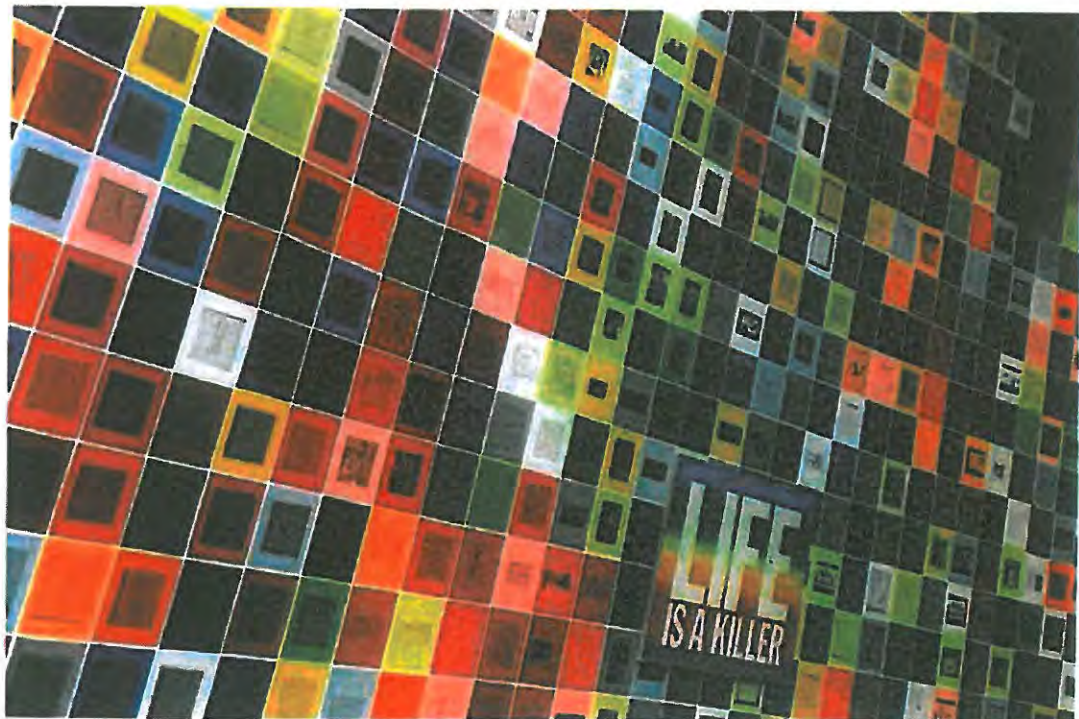
dixième anniversaire. L'image démultipliée du poète fait entrer le visiteur dans un vortex où l'énergie du verbe déjoue avec force l'écueil du regard rétrospectif, souvent complaisant. Le cou, la main, le pied, le corps tout entier devient poème. Les archives de l'artiste, présentées dans de lourds classeurs et reproduites façon *wallpaper* dans une vaste salle pop, offrent une plongée au cœur de l'intime et du social, là où se noue l'ambition d'une vocation, entre lyrisme et militantisme. Des premières publications dans la *Columbia Review*, alors qu'il est encore étudiant, aux peintures-slogans qui semblent être faites pour être directement partageables sur Instagram, *Giorno* n'a eu de cesse de diffuser à échelle maximale une poésie de l'efficace.

Son fait d'armes demeure la mise en place du *Giorno Poetry System*, réactualisé dans l'exposition à renfort de tablettes numériques. Il s'agissait à l'époque de trouver un moyen pour faire entrer la poésie dans le quotidien de chacun grâce aux nouvelles technologies de communication. C'est ainsi qu'en 1969 naît *Dial A Poem*, un service de poésie téléphonique qui mélange les textes de John Ashbery, la musique de Philip Glass et les discours politiques des

Black Panthers. L'avant-garde devient disponible au bout du fil par le truchement de bandes préenregistrées. Fidèle à l'esprit du temps, qui mélange les registres et décloisonne les disciplines, le service fait scandale et sature les standards lors de l'exposition « Information » du MoMA en 1970.

Une plongée au cœur
de l'intime et du social,
là où se noue l'ambition
d'une vocation, entre
lyrisme et militantisme

Depuis, *Giorno* est devenu une icône mais sa voix nue garde une force élégamment contestataire. Ce n'est pas un hasard si Pierre Huyghe a voulu enregistrer cette parole qui véhicule jusqu'à nous l'utopie *queer* de la Beat Generation. Obsédée par sa propre vocalité, sa poésie n'en regarde pas moins le réel avec ses mots crus. Elle est un long mouvement qui s'accélère et décélère au gré des répétitions, comme une étreinte intense dont on voudrait que jamais elle ne s'arrête. ☞



© Sabrina Tarasoff